215 26 NOVEMBRE 1949 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. A. G. I. P.

RÉVÉRENCE DE VEDETTE

En présence des souverains britanniques un gala cinématographique qui fut le plus brillant de l'année s'est déroulé à Londres. Pendant un entr'acte S. M. la reine Elizabeth s'est fait présenter notamment l'actrice anglaise Jean Simmons qu'on voit ici courbée dans une révérence aussi gracieuse que protocolaire.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Fondateur :
G. OUDARD.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8		7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

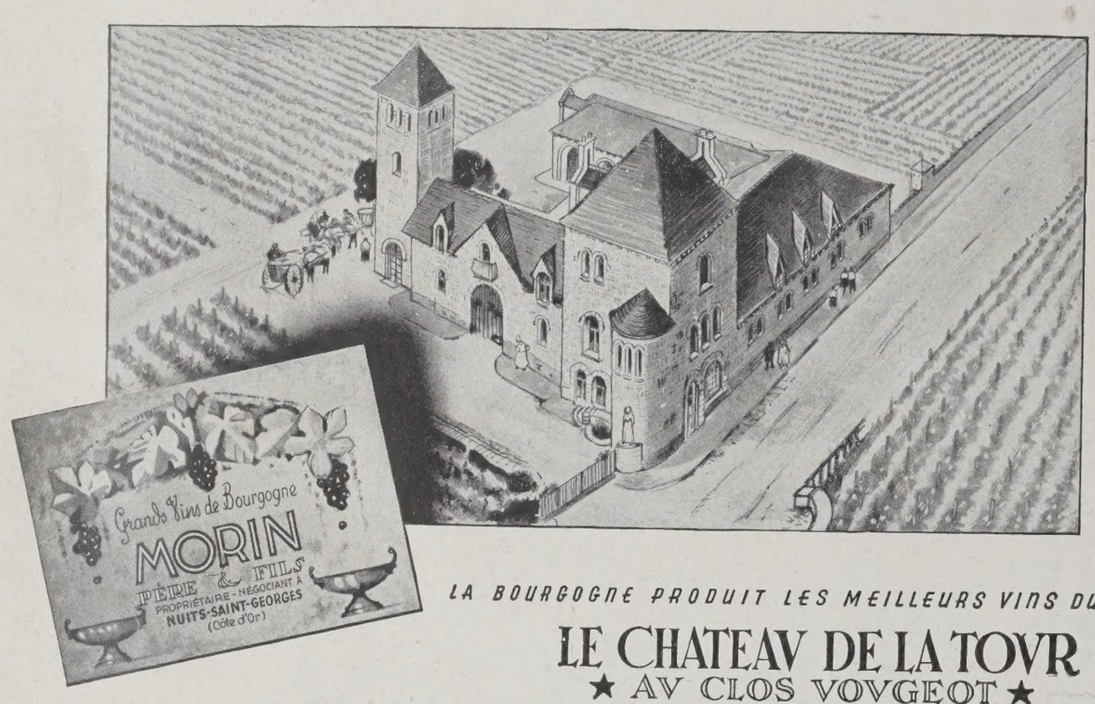
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.



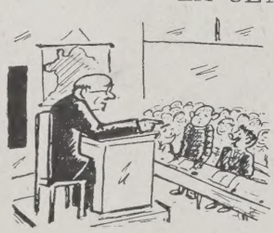
LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAU DE LA TOUR
★ AU CLOS VOUGEOT ★
propriété de la Maison
MORIN PÈRE & FILS
est le meilleur des Bourgognes

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

AU PAYS DE BALZAC

— Votre roman est très bien : prenez un pseudonyme étranger, ajoutez sous le titre « traduit de l'américain » et je vous édite tout de suite.



LEÇON DE PHYSIQUE

— Elève Pénible, veuillez nous dire à quoi l'on utilise principalement l'électricité ?...

— Ben... à faire des « coupures ».

LOGIQUE

— Ce feutre vous va comme un gant !

— Possible. Mais comme je n'ai pas l'intention de le porter à la main donnez-m'en un qui m'aille comme un chapeau !

LES MOQUEURS

— Avec son chapeau cette grand-mère a tout d'un Méphisto !...

— Non, d'une Méméphisto !

HISTOIRE DE FOUS

— Tiens ! ce vieux Charles-Quint !...

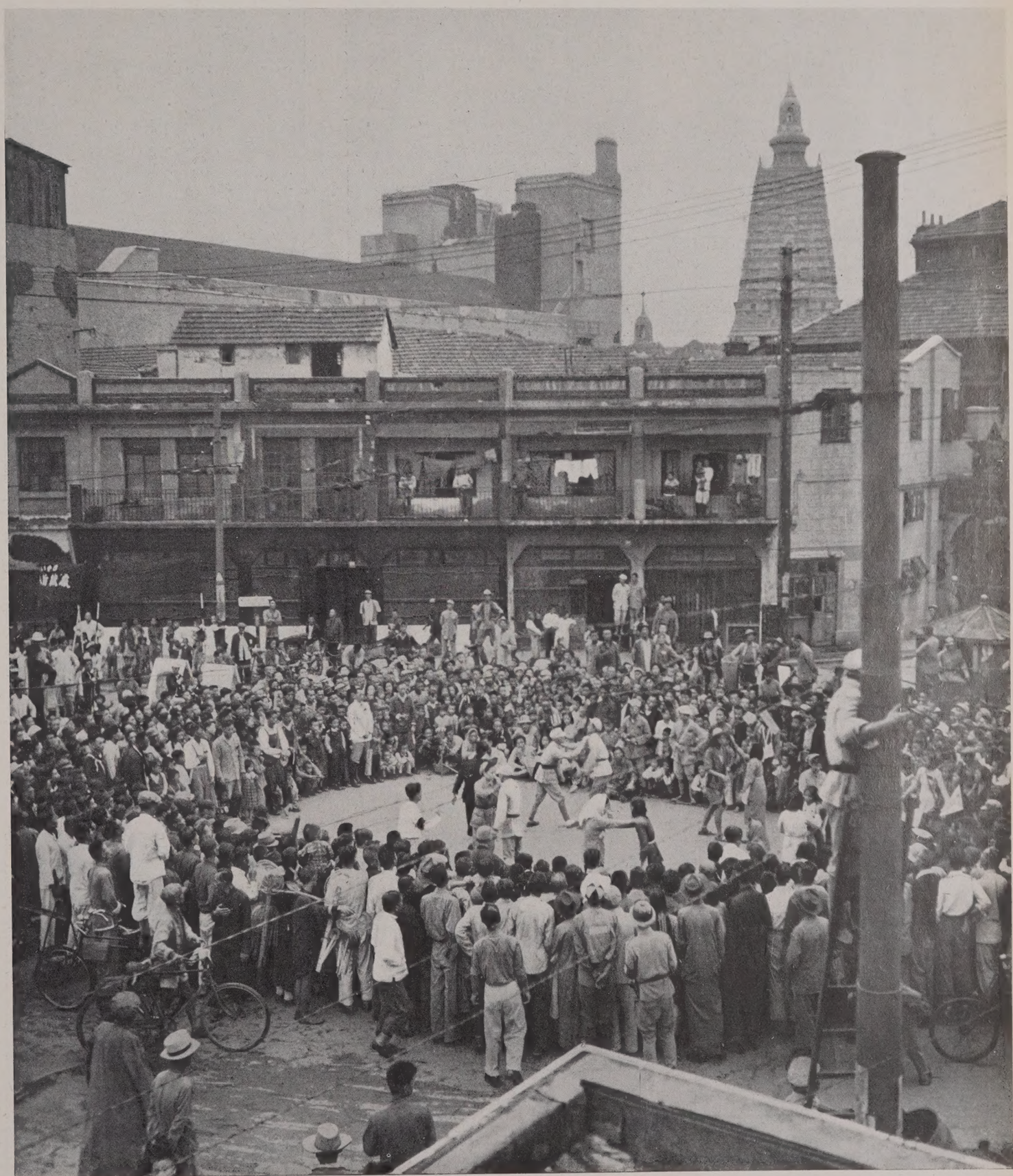
— Mais vous êtes fou !... Je suis Louis XIV.

— Oh ! pardon !... Vous ressemblez tellement à Pépin le Bref que je vous prenais pour Marie Stuart !...

5me ANNÉE — NUMÉRO 215

26 NOVEMBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



LE SPORT AU SERVICE DE LA PROPAGANDE

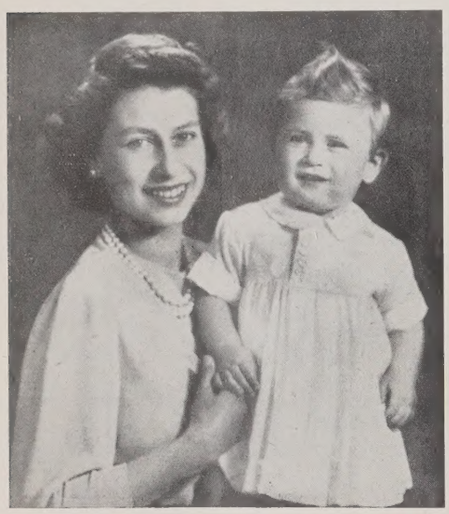
Les Chinois de Changhaï ne témoignant qu'un intérêt relatif pour la propagande communiste, les chefs de l'armée rouge organisent en plein air différentes attractions, notamment des combats de boxe ou de lutte. Quand la foule est suffisamment dense autour du « ring », un militant survient pendant un entr'acte qui exalte devant elle les vertus du marxisme-léninisme. Phot. Intercontinentale.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

EN COLOMBIE le conflit entre gouvernementaux et libéraux a dégénéré en échauffourées meurtrières. A Bogota, où l'état de siège a été proclamé, la police armée assure la protection des bâtiments officiels.

A BULSTRODE (Buckinghamshire), le jeune physicien Baker a construit une pile atomique mobile qui serait capable de produire des isotopes radioactifs pour la médecine et pour les recherches scientifiques.

A CABANTUAN (Equateur), des chars blindés circulent durant les opérations électorales, favorables au président sortant Elpidio Quirino, au cours desquelles 178 personnes ont trouvé une mort violente.



A BUCKINGHAM la famille royale a fêté la première année du fils de S. A. R. la princesse Elizabeth et du duc d'Edimbourg, le prince Charles, qui a soufflé lui-même la bougie du gâteau d'anniversaire.

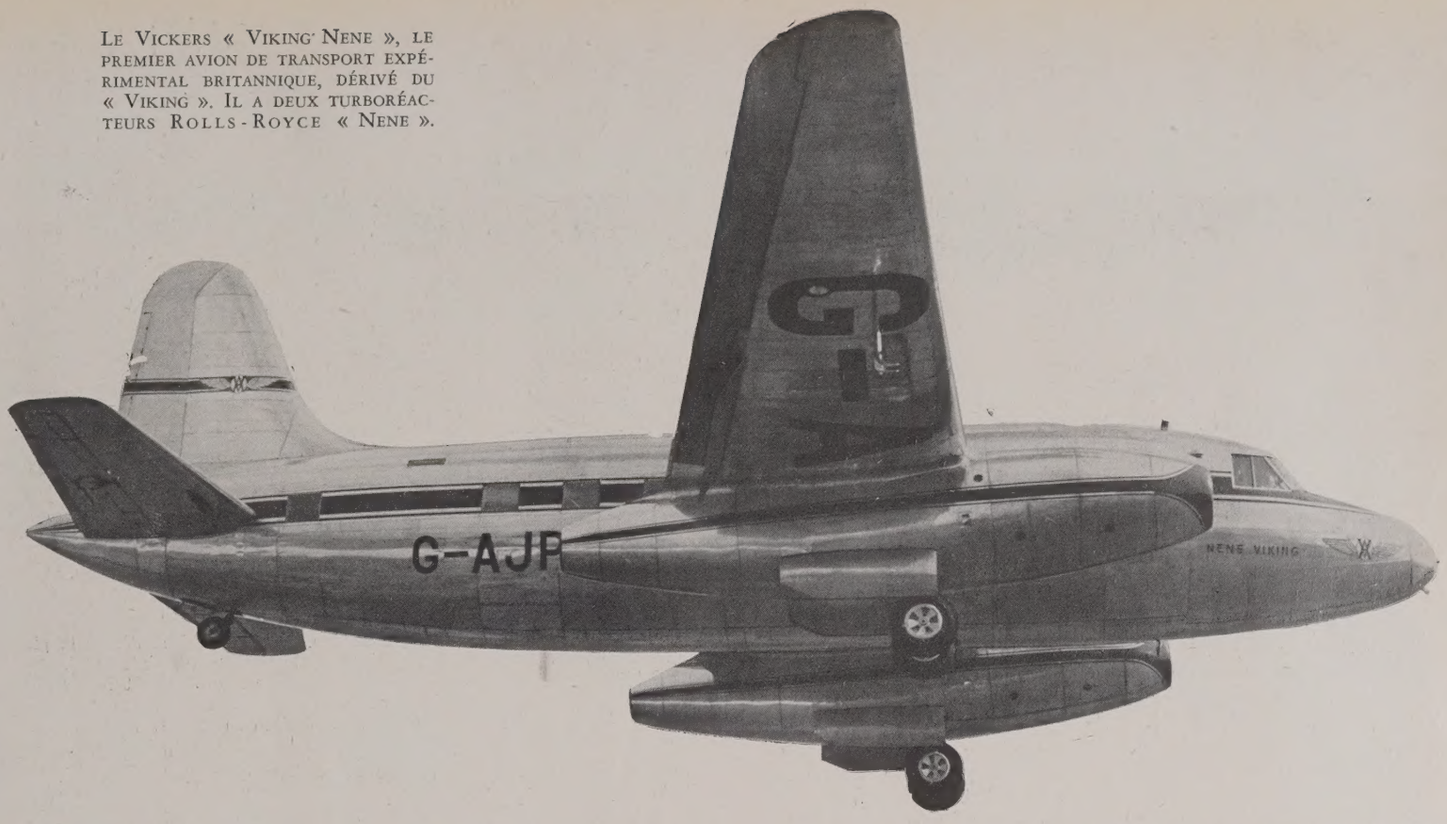
A LONDRES les membres de la Ligue pour le Cachemire libre manifestent devant l' « India House » et protestent contre le refus opposé par le gouvernement de New-Delhi aux revendications cachemiréennes.

A NORTHAMPTON (Massachusetts), M^me^ Bequignon-Lagarde, la première femme siégeant à la Cour de cassation en France, reçoit du président du Collège féminin Smith le diplôme de docteur « honoris causa ».

A PARIS, au siège de la Fédération nationale des déportés, David Rousset, auteur de *l'Univers concentrationnaire,* réclame une commission d'enquête sur ce qu'on nomme en U. R. S. S. le « travail correctif ».

A BELGRADE, le maréchal Tito, recevant les délégués des syndicats ouvriers yougoslaves venus lui apporter leurs vœux et leurs encouragements, met ses visiteurs en garde contre les excès bureaucratiques.

A MONACO, à l'occasion de l'avènement au trône du prince Rainier III, des cérémonies se sont déroulées dans la principauté, au cours desquelles le maire a remis au souverain les clés de la cité monégasque.



Le Vickers « Viking Nene », le premier avion de transport expérimental britannique, dérivé du « Viking ». Il a deux turboréacteurs Rolls-Royce « Nene ».

PAR CAMILLE ROUGERON

L'AVIATION COMMERCIALE ENTRE DANS UNE ÈRE NOUVELLE

L'AVION DE TRANSPORT A RÉACTION

Les performances récentes du De Havilland «Comet» — 726 km.-h. au cours d'un vol sans escale entre Londres et la Tripolitaine, 850 km.-h. au cours d'un vol d'endurance sur l'Angleterre, et enfin, le 15 novembre, 940 kilomètres parcourus dans la dernière heure d'un vol de 3.000 kilomètres à 13.300 mètres d'altitude — attirent l'attention sur les possibilités de la propulsion par réaction dans le domaine de l'aviation de transport. Les nouveaux appareils vont-ils être réservés à une catégorie de voyageurs pressés, disposés à payer la vitesse à son prix ? Ou bien le matériel des lignes aériennes va-t-il s'unifier sur la base des avions les plus rapides, sans relèvement des tarifs, par le déclassement des appareils anciens aujourd'hui dépassés ? C'est la question que nous avons demandé à M. Camille Rougeron de traiter pour nos lecteurs.

En battant par 726 km.-h. le record de vitesse pour avion commercial sur le parcours de 2.398 kilomètres de Londres à Castel-Benito (Tripolitaine), avec 3 h. 13 m. à l'aller et 3 h. 23 m. au retour, le De Havilland « Comet » marque incontestablement l'entrée du transport aérien dans une phase nouvelle.

Le constructeur s'est d'ailleurs défendu d'avoir cherché à établir un record, et le voyage était simplement un essai de consommation à pleine charge, où un lest remplaçait les trente-six passagers et le fret. La vitesse n'atteignait même pas celle que donnera normalement l'appareil en croisière. La semaine précédente, au cours d'un autre vol en circuit fermé, le « Comet » avait d'ailleurs parcouru 3.200 kilomètres en moins de quatre heures, à une vitesse moyenne de plus de 800 km-h. et à une altitude de 12.000 mètres. La vitesse de 940 km.-h. atteinte le 15 novembre s'explique par un vent favorable.

LES PREMIÈRES RÉALISATIONS

Le « Comet », dont les caractéristiques et performances complètes n'ont pas encore été publiées, est un avion d'une quarantaine de tonnes, à voilure en flèche, propulsé par quatre turboréacteurs De Havilland « Ghost » d'une poussée de 2.270 kilos chacun. Deux moteurs-fusées « Sprite » du même constructeur, alimentés en eau oxygénée, ajoutent lors du décollage une poussée de même valeur, mais pendant neuf secondes seulement ; l'appareil peut ainsi utiliser les aéroports actuels. Il est aménagé pour trente-six passagers qu'il doit transporter à une vitesse de croisière voisine de 800 km.-h. et à une altitude de 12.000 mètres sur des étapes allant jusqu'à 3.200 kilomètres. Seize « Comet » sont actuellement en construction, dont quatorze pour la British Overseas Airways Corporation.

Le « Comet » n'est ni le seul, ni même le premier avion de transport à réaction. Rien qu'en Angleterre Vickers expérimente depuis plusieurs années le « Viking-Nene », où les moteurs à explosion du « Viking » sont remplacés par deux turboréacteurs Rolls-Royce « Nene » ; le même constructeur étudie aussi la propulsion par réaction sur le « Viscount », appareil plus moderne ; A. V. Roe a construit un « Tudor VIII » équipé de quatre « Nene ».

Au Canada, la filiale d'A. V. Roe procède aux essais en vol du premier quadriréacteur Avro « Jetliner », construit dès maintenant en série pour les Transcanada Airlines. Avec ses 25 tonnes et ses quatre réacteurs Rolls-Royce « Derwent V », de 1.814 kilos de poussée chacun, c'est un avion nettement plus léger que le « Comet » ; il transportera, comme celui-ci, de trente-six à quarante passagers, mais à une vitesse de croisière de 700 km.-h. seulement, sur des étapes ne dépassant pas 2.700 kilomètres.

Les réalisations des Etats-Unis sont moins avancées. Mais les autorités américaines sont saisies dès maintenant de plusieurs propositions, notamment de leurs constructeurs de bombardiers à réaction comme Northrop et Boeing ; ce dernier se fait fort de présenter aux essais, dans dix-huit mois, un prototype pour une quarantaine de passagers, avec un rayon d'action de 4.000 km.-h. à plus de 800 km.-h. Lockheed et Douglas voient encore plus loin ; le premier avec un avion de 67 tonnes et 5.000 à 6.000 kilomètres de rayon d'action ; le second avec un rayon d'action de 6.500 à 8.000 kilomètres.

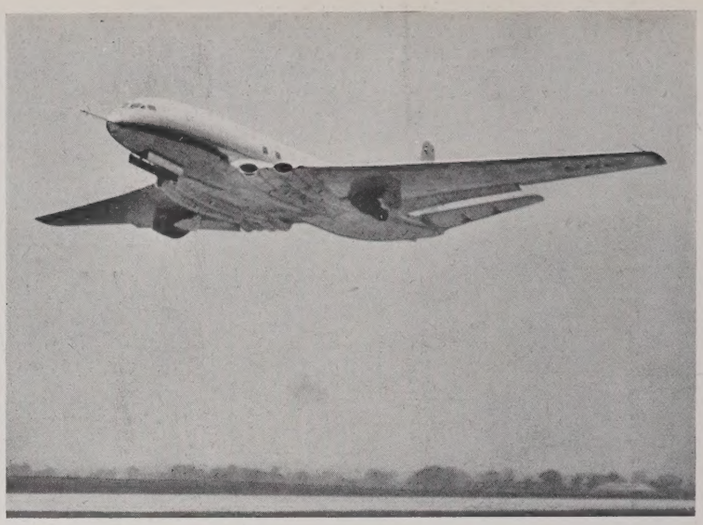
Il faut enfin signaler en France le projet présenté depuis quelque temps déjà par la S. N. C. A. S. O. d'un quadriréacteur de 41 à 45 tonnes en charge équipé d'Hispano « Nene », pouvant transporter de soixante-douze à quatre-vingts passagers sur des étapes de 1.800 à 2.250 kilomètres.

VITESSE ET ÉCONOMIE

Les avantages attribués au transport à réaction sont nombreux. L'endurance du turboréacteur est certaine, son entretien, aisé. Le bruit, pour le passager du moins, est très atténué par rapport à celui du moteur à explosion et de son hélice. Les vibrations sont insignifiantes ; les essais conduits par Vickers sur le « Viscount » équipé en turbopropulseurs ont montré qu'on pouvait tenir en équilibre sur une table pendant une dizaine de minutes, malgré les virages, des pièces de monnaie sur leur tranche et un crayon sur l'extrémité non taillée ; le turboréacteur, sans hélice, donnera des résultats plus brillants encore. Si l'on ajoute la navigation à 12.000 mètres dans des régions sans nuages à faible densité où l'on ne rencontre guère les rafales génératrices de roulis et de tangage, l'avion à réaction, bien avant le train, l'auto ou le paquebot, va devenir le plus confortable des moyens de transport.

Mais, de toutes les qualités du nouveau type, la vitesse est certainement celle

L'Avro « Tudor VIII », nouvel avion de transport quadriréacteur.



Le « Comet », premier avion de transport étudié pour la réaction.

qui retiendra le plus l'attention de la clientèle. Marseille-Alger en moins d'une heure, Paris-Alger en 1 h. 45 m., sont des certitudes de 1953.

On se doute bien que les transporteurs aériens sauront exploiter en faveur de leur nouveau matériel cet argument de la vitesse accrue pour un confort au moins équivalent. Peut-être même les plus doués en sens commercial en profiteront-ils pour réclamer un prix de passage légèrement supérieur, destiné à faire les frais de l'énorme consommation de combustible du transport à réaction, qui est trois à quatre fois plus élevée que celle du transport actuel.

Cette présentation ne correspond guère à la réalité. Les transporteurs ne se décideraient pas à remplacer un matériel déjà amorti et susceptible encore de longs services par un coûteux matériel neuf, avec la certitude d'une dépense beaucoup plus élevée en combustible et le seul espoir assez aléatoire de pouvoir relever les tarifs si le concurrent n'a pas suivi.

Le problème du matériel le plus rémunérateur se pose en réalité sous une forme tout à fait différente, qui est la base de l'argumentation actuelle du constructeur à court de travail vis-à-vis de l'exploitant de lignes réticent. Le souci d'économiser au client le tiers ou la moitié de temps de vol n'y est pour rien. A quoi servirait-il d'ailleurs de faire le Bourget-Croydon en vingt-cinq minutes au lieu de cinquante-cinq, si l'on doit perdre de toute façon en transport au sol et formalités deux heures entre Paris et le Bourget et autant entre Croydon et Londres ?

Pour le transporteur toute l'économie de l'avion à réaction tient à la rotation accélérée de son matériel, qui lui permet, si la vitesse moyenne de vol double, de doubler aussi le trafic et les recettes.

Or, dans le bilan des dépenses d'exploitation, le carburant n'entre guère actuellement que pour 20 à 25 %. Le reste, c'est l'intérêt du capital engagé, l'amortissement et l'entretien du matériel, l'assurance, le salaire du personnel navigant, tous postes qui ne dépendent pas de la vitesse, quand les recettes réalisables pendant une durée de vol journalière donnée lui sont directement proportionnelles. Lorsqu'en passant du moteur à explosion au turboréacteur le poids de carburant consommé quadruple, ce qui double tout au plus la dépense si l'un est de l'essence à haut indice d'octane et l'autre du gas-oil ou du « kérosène », les frais d'exploitation se relèvent moins vite que les recettes ; le bilan s'améliore.

LONGUEUR DU TRAJET

La supériorité de l'avion à réaction se fait-elle sentir davantage aux courtes distances ou aux grandes ? C'est un point sur lequel les auteurs des programmes de ces appareils discutent longuement et ne s'entendent guère plus entre eux qu'avec les défenseurs du moteur à explosion et du turbopropulseur.

Au premier abord il semble que l'intérêt de la réaction soit d'autant plus élevé que l'étape est plus courte : l'économie due à l'allégement des moteurs et de la cellule (bâtis-moteurs moins lourds, trains d'atterrissage moins hauts) subsiste et le supplément de combustible consommé n'en absorbe qu'une fraction minime. Sur de longs parcours, au contraire, cette consommation prohibitive réduit à l'excès la charge utile. Cette thèse justifiait le « Viking Nene », version à réaction du bimoteur Vickers « Viking », qui a été la première réalisation d'avion de transport à réaction. Cette formule n'a cependant pas été retenue. Sans parler du faible rendement de la propulsion à réaction sur un appareil dont la voilure n'avait pas été dessinée pour les grandes vitesses, la charge commerciale d'un bimoteur de 15.000 kilos comme le le « Viking Nene » eût été insignifiante, même sur les parcours de 500 kilomètres environ auxquels on le destinait. Le combustible emporté sur un avion de transport ne se limite pas en effet à celui qui est strictement indispensable au parcours sans incident. Il faut y ajouter un certain nombre de réserves, dont celle qui correspond à un vol au ralenti de quarante-cinq minutes au-dessus de l'aéroport de destination supposé embouteillé, et celle qui permet de rejoindre ensuite le terrain de dégagement à près de 200 kilomètres que l'on vous assigne lorsqu'on s'aperçoit, après ce délai, qu'il n'y a vraiment pas moyen de vous faire atterrir. Or le vol à l'extrême ralenti ne convient pas du tout à l'avion à réaction, au point même que l'ingénieur en chef E. H. Atkin, le constructeur de l'Avro « Jetliner », propose de compléter l'équipement de l'aéroport d'un autocar qui conduirait les passagers à l'extrémité de la piste d'envol où l'on ferait le plein de l'avion pour lui éviter la consommation de quelques centaines de kilos de combustible dans le roulement au sol.

La réaction ne s'applique donc utilement qu'aux appareils d'un rendement élevé, obtenu seulement par les moyens et gros tonnages, et sur des parcours assez longs pour que les réserves obligatoires ne soient pas une fraction trop grande du combustible emporté par l'avion. M. Atkin chiffre l'étape la plus convenable à 800 kilomètres, la supériorité de la réaction se maintenant jusqu'à 1.100 kilomètres ; ces deux chiffres devraient être relevés de 200 à 300 kilomètres si les progrès en consommation que l'on peut attendre du turboréacteur d'ici que les appareils de série entrent en service se réalisent.

Peut-on utilement appliquer la réaction à des parcours plus longs ? Sans aucun doute, affirment certains, à condition d'accepter des appareils plus gros, de rendement supérieur. Telle est bien la solution du « Comet », de près de 40 tonnes, avec quatre turboréacteurs « Nene » de 2.270 kilos de poussée. Ne le croyons cependant pas destiné à un service commercial sur les étapes de 2.400 à 3.200 kilomètres qui sont celles de ses vols d'essais. Mais il devrait donner un excellent rendement sur 1.500 à 2.000 kilomètres.

Les constructeurs américains sont plus ambitieux et leurs projets doivent d'autant plus être pris en considération que, venant avec un retard de deux années environ sur les réalisations britanniques et canadiennes, ils s'efforceront de les dépasser en rendement pour détourner de commandes hâtives une clientèle qui peut attendre 1955 en achevant d'amortir un matériel récent.

Autant que l'on peut savoir, les projets de Boeing portent sur des appareils de plus de 50 tonnes. Comparant dans un mémoire récent le rendement d'avions à réaction de ce poids avec celui d'avions équipés de moteurs à explosion ou de turbopropulseurs, deux de ses ingénieurs trouvent que le rendement des premiers, très supérieur à celui des autres entre 1.500 et 2.000 kilomètres, reste plus élevé jusqu'à des distances de 4.000 à 5.000 kilomètres. Ils pourraient donc être utilisés avec profit non seulement sur les parcours de moins de 15.000 kilomètres qui représenteñt 60 % des transports intérieurs américains, mais encore sur les parcours transatlantiques et transpacifiques, à condition d'accepter les escales actuelles.

Lockheed et Douglas vont plus loin encore. C. L. Johnson, ingénieur en chef du premier, présentait en 1948 un avant-projet d'avion à réaction de 67 tonnes, transportant quarante à cinquante passagers, naviguant à 12.000 mètres et franchissant 5.650 kilomètres à une vitesse de croisière de 850 km.-h. contre un vent de 96 km.-h., avec quarante-cinq minutes de combustible en réserve. Harold Adams, l'ingénieur en chef de Douglas, considérait à la même époque comme tout à fait réalisables les rayons d'action de 6.500 à 8.000 kilomètres qui suffisent au Paris-New York sans escale.

L'AVENIR DU TRANSPORT A RÉACTION

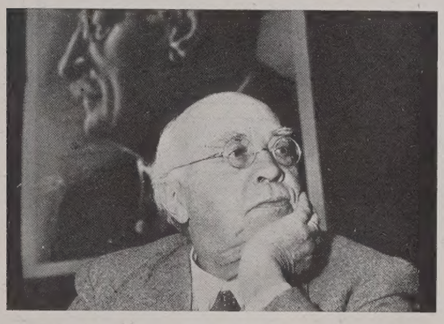
Que faut-il conclure de cet ensemble assez disparate de réalisations et de projets ? Il n'est pas douteux que l'avion à réaction affirmera son rendement supérieur dès que le transporteur posera correctement le problème de son exploitation, qui est de tirer le revenu maximum de l'énorme capital absorbé par son parc de matériel.

En consentant à la complication du compoundage, le moteur à explosion a fait un progrès en consommation dont on ne voit guère le renouvellement possible dans un avenir proche. Il reste au contraire au turboréacteur et au turbopropulseur la voie encore inexplorée des cycles à haute température, où l'introduction d'alliages plus résistants, de matériaux céramiques, du refroidissement interne des aubages peut améliorer de 20 à 30 % le rendement hermodynamique en réduisant d'autant la consommation. Des deux types à moteur à turbine qui se partagent la faveur des constructeurs, ces progrès certains favoriseront celui dont la consommation est actuellement le plus élevée. C'est pourquoi il faut miser sur le turboréacteur, dont les applications sont d'ores et déjà payantes sur la plupart des parcours et dont les perspectives ne peuvent que s'améliorer.

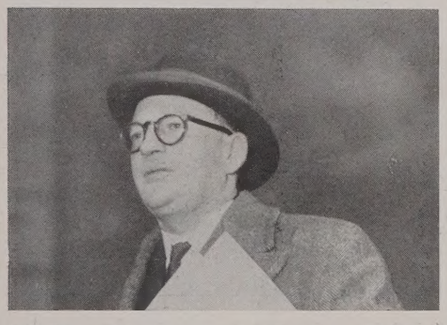
Peut-être trouvera-t-on qu'il n'est guère raisonnable de consommer quatre fois plus de combustible pour économiser au passage, dans certains cas, le dixième de la durée réelle de son voyage à une époque où les formalités requises par les déplacements intérieurs et extérieurs se seront multipliées. C'est le raisonnement que font encore dans Paris quelques marchands de glace et de biscuits fidèles au cheval, qui ne trouvent pas indispensable de faire à 60 km.-h. une tournée journalière de 6 kilomètres dont ils passent les neuf dixièmes à l'arrêt. Mais il ne s'étend pas du camion de livraison à l'avion, engin trop coûteux pour qu'on ne cherche pas à en tirer le maximum de recettes, même s'il faut brûler un peu plus de combustible. L'entrée de la réaction dans le domaine de l'aviation de transport marque l'asservissement de quelques « esclaves mécaniques » supplémentaires qui libéreront autant d'hommes de leur tâche de construction, de conduite ou d'entretien.

M. Ed. Herriot, réélu président du parti.

Le président Henri Queuille intervient.



M. A. Sarraut, président de « la Dépêche ».



M. Edgar Faure, secr^re d'Etat au Budget.

M. Edouard Daladier a la tribune.

L'effigie de Maurice Sarraut, assassiné en 1943 par les miliciens, dominait la tribune du palais toulousain des Sports, qui abrita les délibérations du congrès radical-socialiste.

AU 41^E CONGRÈS RADICAL

Ce quarante et unième congrès radical aura offert un spectacle peu commun aux assises d'un parti de gouvernement dont les militants avaient coutume jusque là d'exprimer leur admiration pour les « leaders » par des acclamations aussi généreuses qu'éclectiques. A Toulouse le congrès était placé sous l'égide de l'aîné des Sarraut, Maurice, assassiné par les miliciens durant l'occupation. Mais l'effigie de ce mentor aussi subtil que sage n'a pu empêcher les passions de se déchaîner avec une violence qui, chez les radicaux, déconcerte.

Les congressistes se rencontraient, il est vrai, dans des circonstances assez particulières. Les multiples péripéties de l'incompréhensible crise qui a mis fin à la direction radicale du gouvernement n'ont pas été sans laisser de l'amertume parmi les troupes, voire même un peu de dépit envers les chefs. D'autre part, ce parti qui se pose en défenseur des classes moyennes ne pouvait enregistrer de gaîté de cœur un nouvel accroissement des charges fiscales qui pèsent déjà lourdement sur la production. De là sans doute cette nervosité dont ont fait montre à Toulouse les délégués radicaux et qui s'est extériorisée, parfois véhémentement, à la faveur des questions personnelles.

M. Daladier devait mettre le feu aux poudres en posant d'entrée de jeu sa candidature à la présidence du parti. Geste assez insolite chez les radicaux, qui jusque-là investissaient par acclamation le président Herriot, auquel ils donnaient ainsi un témoignage unanime d'affection et de confiance. Il était aisé de prévoir d'ailleurs que cette nouvelle querelle des deux « Edouard » se terminerait par la réélection de M. Herriot, lequel, en effet, obtint 759 voix contre 386 à son concurrent, qui jadis fut son élève. Mais autour des deux hommes qui s'étaient ainsi affrontés sans ménagement à la tribune deux politiques s'affirmaient, sensiblement différentes tout au moins dans les nuances.

Apre, fougueux, sarcastique, M. Daladier s'élevait contre une participation gouvernementale durant laquelle les radicaux n'ont cessé, disait-il, « de raccommoder la vaisselle brisée par les autres ». En condamnant, par surcroît, tout recours à une fiscalité accrue il faisait vibrer une corde particulièrement sensible. Il appartenait, par contre, aux ministres radicaux associés aux responsabilités du pouvoir, et spécialement à M. Henri Queuille, fort du slogan affiché sur les murs du congrès : *Une année d'arbitrage radical a été une année de stabilité pour la France,* de donner aux impétueux et aux impatients des conseils de sagesse et de prudence. Quant au président Herriot, acclamé par ses partisans autant que M. Daladier l'avait été par les siens, il déploya les ressources singulièrement variées d'un rare talent oratoire d'où ne s'excluaient ni l'ironie ni la riposte, à montrer à ses amis combien ils seraient mal avisés de prendre

MM. Jean-Paul David et Maroselli.

MM. Claudius Petit (U. d. s. r.) et E. Roche.

l'initiative d'une rupture dont les socialistes leur verraient volontiers endosser la responsabilité.

Loin des remous de la salle, M. Martinaud-Deplat s'efforçait avec les membres de la commission politique de mettre sur pied une motion de synthèse traçant la ligne générale que devraient suivre les élus radicaux pour satisfaire aux préoccupations moyennes de leur parti et énumérant les réformes qu'ils auraient à exiger, un congrès extraordinaire devant être convoqué au cas où la situation évoluerait dans un sens contraire aux vœux exprimés à Toulouse.

Cette confiance à terme M. Daladier allait la remettre en question en la subordonnant à une condition lourde de conséquences : la reconduction du budget sans impôts nouveaux et sans majoration des impôts existants. « Quelles dépenses entendez-vous supprimer, lui objecta M. Edgar Faure, si vous effacez ainsi d'un trait de plume 200 milliards de ressources budgétaires ? » Il n'en fallut pas moins recourir à une concession nouvelle en enjoignant aux élus radicaux *d'adapter aux possibilités des contribuables le poids d'une fiscalité de plus en plus destructrice et de s'opposer à des augmentations massives d'impôts.* Ainsi amendée, la motion de politique générale fut votée par acclamation, ce qui permettait aux congressistes de se séparer dans une unanimité de façade, sans vainqueurs ni vaincus.

Au c. : M. Baylet, Dir. de « la Dépêche ».

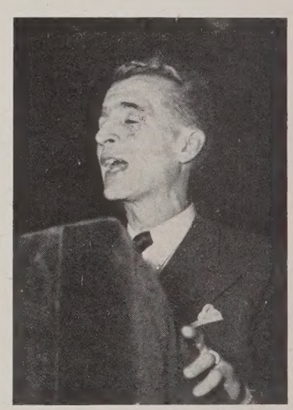
M. Yvon Delbos et un congressiste.

Mme Crémieux-Schreiber, sénateur du Gard.

Les présidents André Marie, Queuille et Herriot au banquet offert par « la Dépêche ».

MM. Martinaud-Deplat, président administratif, R. Mayer, garde des Sceaux, et Anxionnaz.

MM. Laurent Eynac (Union française), Bourgès-Maunoury (Hte-Garonne) et Jules Julien.



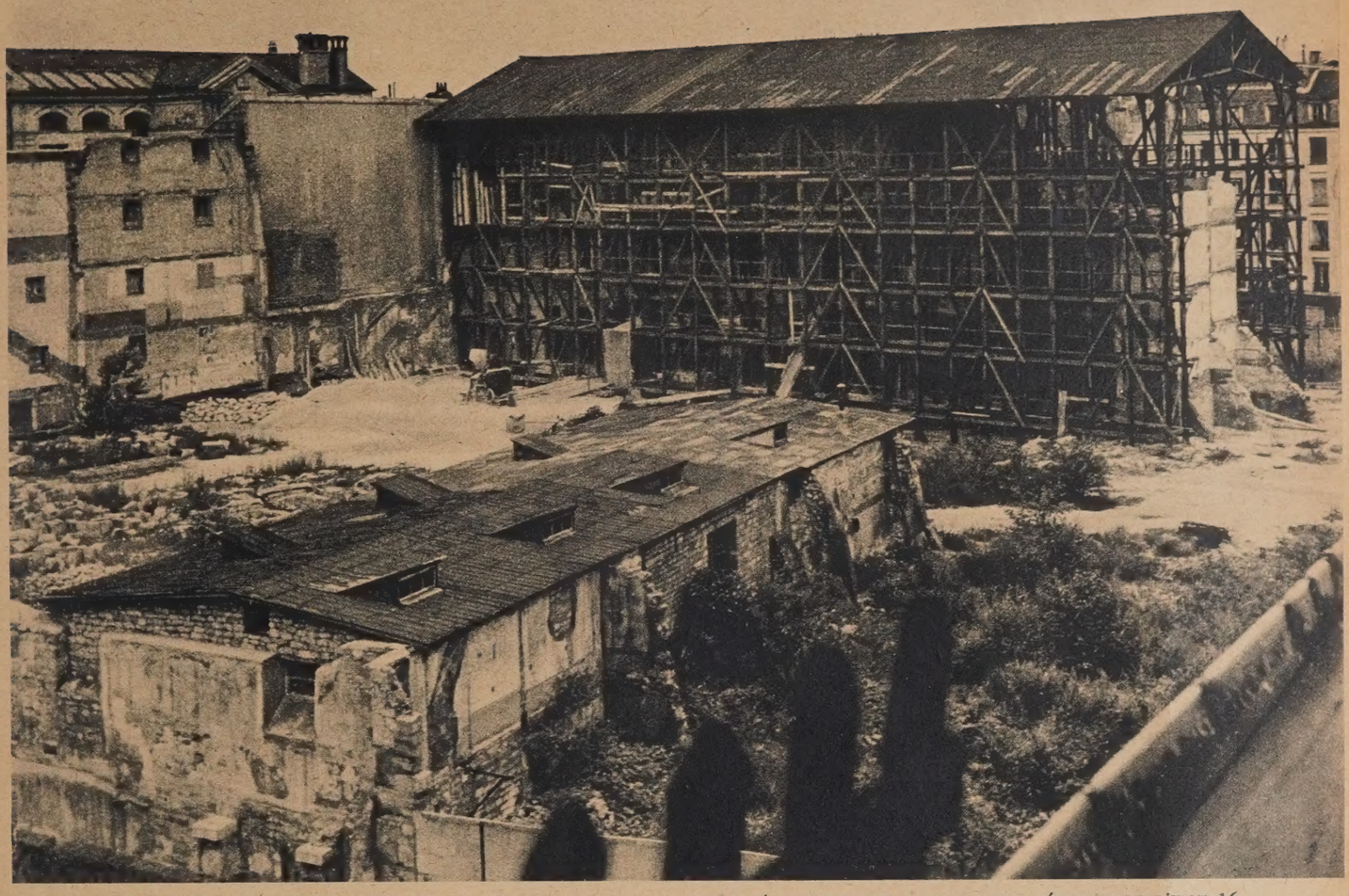
M. Laffargue, sénateur de la Seine, le caid ben Haissad, délégué algérien, et M. Jean Coutard.

Le texte adopté à Toulouse écarte, semble-t-il, tout danger de crise du fait des radicaux. On ne saurait dire, en revanche, que les volontés formulées par le congrès rendront plus aisée la cohabitation des partis au sein de la majorité, car elles soulignent exactement tout ce qui divise celle-ci.

L'aménagement des nationalisations et de la Sécurité sociale — revendications également exprimées par M. Paul Reynaud devant les élus indépendants — heurte les sentiments profonds des socialistes, qui vont tenir dans quelques jours leur congrès. La revision de la Constitution, le retour à un système électoral majoritaire avec recours éventuel, la réforme étant votée, à une consultation populaire vont à l'encontre de l'opinion maintes fois exprimée par les chefs du M. R. P. Ouvrir un débat sur tel ou tel de ces problèmes aboutirait donc à consommer la rupture de la majorité. Mais les laisser en sommeil ramènerait le parti radical, l'époque venue de la galette des rois, à « tirer la fève de la participation ».

La sagesse l'a emporté à Toulouse, mais la laissera-t-on produire ses effets ? Espérons qu'elle prévaudra également dans les conseils du gouvernement et dans les assemblées. Mais l'agitation sociale, dont les signes précurseurs se manifestent, en même temps que les renoncements à la politique de stabilité des salaires et des prix font déjà se profiler à l'horizon de bien lourdes nuées.

Pierre Beaumont.



ETAT ACTUEL DE L'HOTEL D'AUMONT. AU PREMIER PLAN, TERRAIN OCCUPÉ AUTREFOIS PAR DES MAISONS DÉMOLIES DE L'ILOT 16.

LA CITÉ INTERNATIONALE DES ARTS

par BERNARD CHAMPIGNEULLE

LES LUCARNES ATTENDENT LEUR REMISE EN PLACE.

Les Amis du Vieux-Paris — que l'on se réjouit de voir chaque jour plus nombreux — se sont indignés d'assister à l'écroulement volontaire d'un quartier historique qui leur était particulièrement cher. Il y avait dans la capitale vingt îlots classés à juste titre comme insalubres. Pourquoi commencer par détruire celui qui, dans l'énumération administrative, portait le numéro 16 ? Autant il semblait normal de s'attaquer à des quartiers, ni plus ni moins dangereux pour l'hygiène et la salubrité, en des lieux moins chargés d'histoire, autant celui-ci exigeait des précautions, des prévenances, un assainissement qui eût permis d'y vivre moins entassé et d'y faire pénétrer plus d'air et de lumière. L'îlot 16 s'étend sur les rives de la Seine, derrière l'église Saint-Paul, ce chef-d'œuvre trop méconnu d'architecture classique, entre l'hôtel de Sens et l'église Saint-Gervais. Après la guerre il était devenu un amas de ruines — ce qui fit dire à un journaliste américain que le centre de Paris avait reçu de sévères bombardements.

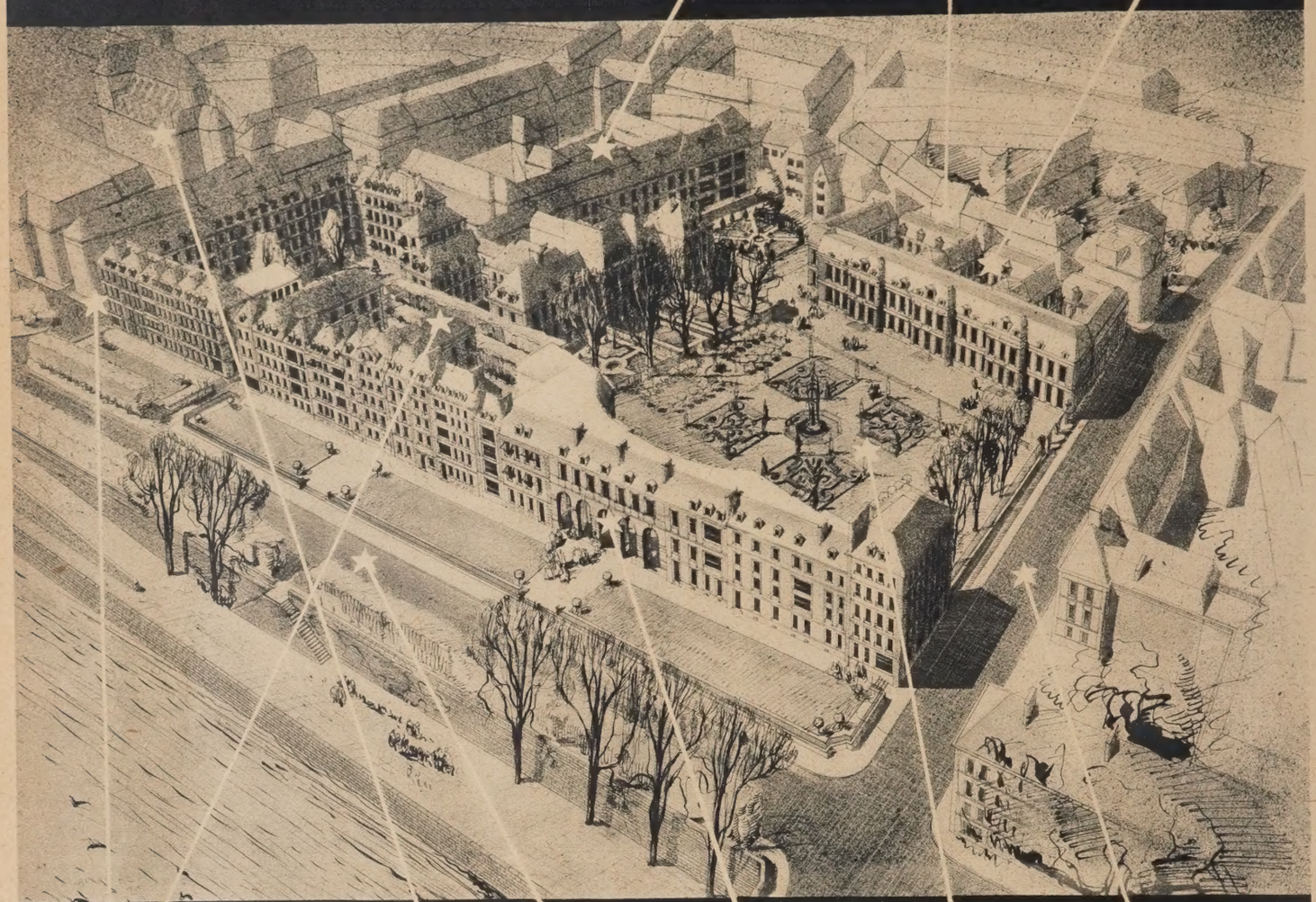
La seule consolation était de savoir que sa reconstruction était confiée à des hommes qui avaient fait leurs preuves : MM. Laprade, Danis et Roux-Spitz, tous trois architectes en chef des bâtiments civils et palais nationaux, et nourris des grands exemples du passé. On avait pu sauvegarder les grands hôtels, quelques belles maisons, on en avait même démonté pierre par pierre pour être reconstituées dans l'ensemble nouveau. Des sculptures, des ferronneries avaient été soigneusement déposées. Ce qui subsistait était rénové par l'aménagement moderne des intérieurs et par la suppression des bâtiments parasitaires qui avaient envahi les cours et les jardins.

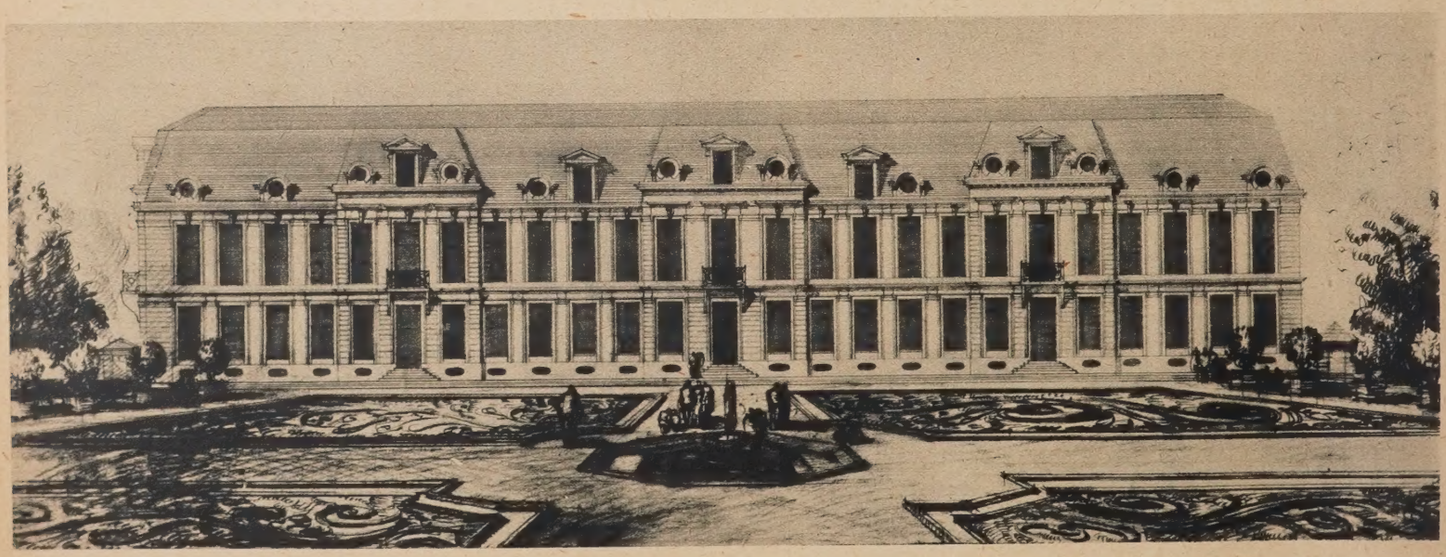
Mais verrions-nous jamais renaître le quartier démoli ? L'insuffisance des crédits et la lenteur des travaux de reconstruction pouvaient nous faire craindre d'attendre bien longtemps.

Voilà quelques mois, ce fut une bonne nouvelle : on apprenait que, sur l'initiative d'un peintre finlandais ami de la France, M. Eero de Snellmann, il était question d'édifier à Paris une Cité internationale des arts et que ce quartier privilégié avait été choisi. On voulait que des peintres, des sculpteurs, des musiciens, attirés par le rayonnement artistique de Paris, pussent trouver, en un temps où les questions de logement sont si difficiles à résoudre, des conditions d'accueil analogues à celles qui sont offertes aux étudiants de la Cité universitaire. Sous la présidence de M. Paul Léon,

UNE VUE PERSPECTIVE DE LA CITÉ INTERNATIONALE DES ARTS

Cette photographie représente l'ensemble du Centre de la Cité internationale des arts, renaissance du quartier de l'hôtel d'Aumont et de l'hôtel de Beauvais et de Chalon-Luxembourg après curetage.





PROJET DE RESTAURATION DE L'HOTEL D'AUMONT AVEC LES PARTERRES RECONSTITUÉS. (MICHEL ROUX-SPITZ, ARCHITECTE).

membre de l'Institut et directeur honoraire des Beaux-Arts, un comité se fondait, réunissant de nombreuses personnalités françaises et étrangères. Des fondations étaient constituées par parts de 5 millions permettant chacune de disposer de locaux et de divers avantages pour faciliter le séjour d'un artiste.

La Cité des arts, placée sous le patronage de la Ville de Paris et de l'Académie des beaux-arts, accueillera des étrangers et des Français sans distinction d'âge, de notoriété ou d'origine, qui seront désignés par leur pays et admis par le comité pour séjourner plus ou moins longuement chez nous. On prévoit 200 à 250 ateliers avec logements attenants.

C'est la partie centrale de l'îlot 16, bénéficiant déjà des projets très étudiés de M. Roux-Spitz, qui a paru le mieux convenir à cet aménagement. Le magnifique hôtel d'Aumont, construit par Le Vau et dont les façades ont été reprises par François Mansart, en sera le centre. Cet imposant et noble monument avait été très dégradé ; mais les travaux commencés depuis la guerre permettent, sans le défigurer ni le travestir, d'en faire la demeure de l'administration, d'y placer des salles d'exposition, de réunions, de conférences et de bibliothèques.

Les anciens jardins à la française qui s'étendaient autrefois jusqu'à la rue de l'Hôtel-de-Ville seront restitués d'après leurs anciens tracés, et c'est autour d'eux que résideront les artistes dans des immeubles spécialement conçus à leur usage. Ceux-ci, M. Roux-Spitz a voulu qu'ils ne rompent point l'harmonie du vieux quartier, sans sacrifier toutefois au pastiche. Simples d'aspect, ils échapperont, par leur structure et leur décor, à la monotonie de la standardisation. Les artistes auront droit — comme devraient y avoir droit tous les hommes — à une certaine fantaisie. Le genre caserne ne leur plaît guère. Nous verrons donc des immeubles accordés par l'esprit, mais variés d'aspect, de trois ou quatre étages. Les techniques nouvelles y apporteront l'hygiène, le confort et l'élégance. Les peintres pourront disposer d'ateliers orientés au nord ; les sculpteurs seront établis au rez-de-chaussée ; les musiciens bénéficieront de salons insonores. Chaque logement comportera une tisanerie, une salle de bains ou de douches, avec le téléphone et le chauffage.

Une salle de restaurant et un salon de lecture seront aménagés au-dessus du portique qui reliera les bâtiments donnant sur les quais dans l'axe de l'hôtel d'Aumont. Tout est étudié en fonction des goûts et des divers genres d'activité des futurs occupants.

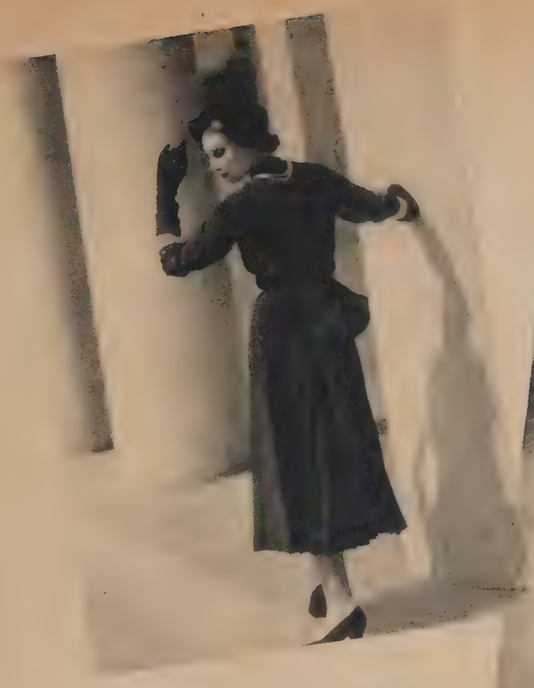
En cédant ses terrains à une Cité internationale des arts la Ville de Paris est fidèle à sa mission. La vie artistique parisienne jouit d'un prestige incontesté. Il n'y a pas de valeur française, et spécialement parisienne, plus universellement reconnue, et tous les artistes du monde ont les yeux tournés vers ce qui se fait dans notre capitale. C'est une tradition qui ne s'est guère interrompue depuis trois cents ans.

Les contacts entre les artistes, les rapprochements entre les diverses disciplines de l'art à travers le monde devraient échapper aux contraintes des cloisonnements politiques et ne servir que les principes supérieurs de la civilisation. Pouvait-on trouver meilleur cadre à de telles confrontations que ce paysage urbain si intimement lié à l'histoire de la France, sur les rives de la Seine, face à l'île Saint-Louis, en vue de Notre-Dame, près de nos écoles, de nos musées et de nos bibliothèques ?

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

Photographies Roux-Spitz.

BOISERIES DE L'HOTEL (ACTUELLEMENT DÉMONTÉES).



CLARENCE.
Robe de crêpe romain noir, dos plissé.

BAILLY
Robe enroulée en faille, roses « caramel » à la taille et au décolleté. Grand chapeau velours et feutre de Maud et Nano.

PAR RENÉE DERIF

ROBES DE VISITE...

ROBES HABILLÉES...

LA mode de cet hiver, qui fait une large place à la silhouette asymétrique, trouve sa raison d'être dans ces robes élégantes qui nous ont donné le goût du taffetas changeant et des soies brochées. Le velours, le gros-grain, le crêpe sont également parmi les préférés et chacun est employé pour des robes de lignes très différentes. L'effet de tunique ou de basque plongeant d'un côté convient aux tissus rigides ou rendus rigides par une armature de crin. Par contre, la ligne, qui s'étoffe d'un seul côté par une ampleur s'échappant à partir de la hanche, est exprimée avec autant de bonheur dans tous les tissus.

Les encolures sont souvent généreusement échancrées et s'ouvrent soit en biais vers le bras, soit devant sur une modestie, tandis que les dos échancrés, plus nouveaux, semblent faire basculer la robe vers l'arrière. Des manches courtes, amenées par la coupe kimono du corsage, apparaissent çà et là parmi toutes les manches longues, gaine ou chemisier, qui accompagnent même des décolletés. En complète opposition quelques robes sans manches apportent une note très neuve. Dans certains cas on remplace les manches par de longs gants de chevreau couvrant tout le bras, terminés en pointe dans le haut, et de la même couleur que la robe.

L'effort des couturiers s'est porté tout particulièrement sur la robe à corsage mobile, qui permet aux femmes d'avoir une robe à deux fins : après-midi et soir, puisque la robe courte et décolletée a conquis définitivement tous les suffrages. Presque invariablement le corsage enlevé laisse apparaître les épaules dénudées et le buste gainé étroitement et brodé le plus souvent. Cette formule est un dérivé du tailleur de soie, qui a toujours eu beaucoup d'adeptes. Cette saison ceux-ci se composent d'une jaquette à basque courte et d'une robe deux-pièces dont le haut est parfois en un tissu différent, ou encore de gilets de velours ou de lamé drapés sur le devant depuis le cou et laissant le dos nu.

Dans le même esprit on fait des jupes cloches souvent très amples en faille ou en velours, qui se portent avec des blouses différentes plus ou moins décolletées selon le cas. Une blouse de dentelle noire et or à longues manches collantes, montante devant et ouverte dans le dos en un long rectangle jusqu'à la taille, est excessivement nouvelle, tout autant que le jumper en fin tricot de métal d'or montant jusqu'au cou, les épaules tout juste recouvertes par la coupe kimono. Les tissus d'or sont aussi très employés et assez souples pour être parfois plissés pour des robes de style chemisier. Sous les fourrures et par les jours sombres d'hiver ces robes éclatantes sont comme le reflet du soleil disparu.

MAUD ET NANO
Toque de velours capucine formant des « guiches » sur le côté, voilette noire.

FRANÇOISE REY
Toque de satin ivoire repliée sur le côté, entièrement piquée

Voir à la page suivante :

NON, IL N'Y A PAS DE FEMMES LAIDES

Pour être belle il faut parfois de la modestie... Cette jeune femme venue consulter le maître visagiste s'entend déclarer qu'effectivement il faudra beaucoup de modifications et des soins sérieux pour améliorer son visage.

FLÈCHES DES SOURCILS

Ces sourcils accusent les traits. Ils ont beaucoup de choses en trop : trop accentués, trop longs, trop près du nez, trop crayonnés. Il faut leur donner plus de velouté et adoucir leur courbe.

LE NETTOYAGE

Un nettoyage de la peau s'impose. Cette douche coupe un peu la respiration, mais quelle sensation de délassement aussitôt après !

FLÈCHES DES POMMETTES

La pommette, ici sans relief, devra être mise en valeur par l'emplacement du rouge pour donner au visage un galbe intéressant.

" NON, IL N'Y A PAS DE FEMMES LAIDES "

Tel est l'avis du Peintre-Visagiste : Jean d'Estrées

BEAUTÉ, qui es un des pivots du monde, toi que les hommes ont toujours adorée et que les femmes désirent si ardemment, tu n'as jamais dédaigné l'artifice... Pour embellir, que n'a-t-on pas inventé depuis les premiers âges ? Aujourd'hui, où tout ce qui a été créé pour l'embellissement des femmes n'est plus l'apanage de quelques privilégiées, il ne devrait plus y avoir de femmes laides !

Sans parler de la chirurgie esthétique, tous les visages peuvent être embellis par des soins et un maquillage approprié. On doit chaque jour entretenir le bon état de la peau, à part le nettoyage complet hebdomadaire ou bimensuel fait par un spécialiste. Le démaquillage à fond du soir est très important. La nuit la peau doit respirer et se renouveler par des sérums nourrissants pour être nette et fraîche le matin et supporter un nouveau maquillage. Comme il y a une mode pour les robes, il y en a une pour le maquillage. Les femmes, en 1950, pour être plus jolies mettront un « fond de teint » transparent. La place du rouge doit être déterminée par le contour des joues, mais il est reconnu que le rouge mis assez haut, près des yeux, en avive l'éclat. Et si l'arc des sourcils ne semble pas former une harmonie idéale avec le reste du visage, il ne faut pas hésiter à en modifier la ligne. De même pour la bouche, à qui le rouge mis au pinceau permet encore plus facilement de tracer le dessin qui convient. Quant aux yeux, c'est aussi leur forme qui commande l'emplacement d'un léger fard sur les paupières, mais, pour les allonger, les cils chargés de mascara doivent être brossés vers l'angle extérieur.

La beauté ne peut se passer d'artifices pour prendre toute sa valeur et aussi pour se prolonger puisqu'elle ne dure qu'un temps, bien trop court au gré des femmes, qui doivent lutter pour être toujours belles.

LE MAQUILLAGE

Le visage est prêt à être maquillé. Un jus de pamplemousse qui nourrit et tonifie l'épiderme sert d'élément de base au maquillage.

FLÈCHE DE LA LÈVRE INFÉRIEURE

La lèvre inférieure est aussi mal dessinée et beaucoup trop sèche. Il faut la rendre plus « pulpeuse ». Le rouge est trop cru et virulent.

FLÈCHES DE L'ŒIL

L'œil est la partie la plus délicate du maquillage. Un coup de crayon malencontreux vieillit et ridiculise la plus jolie femme. Ici l'œil sera allongé et relevé sur les tempes. Les paupières, elles, un peu plus alourdies et alanguies.

FLÈCHE DE LA LÈVRE SUPÉRIEURE

La lèvre supérieure est mal dessinée et donne à la bouche un aspect asymétrique. Elle est de travers et déborde trop sur la lèvre naturelle. Il faut l'assouplir et l'élargir en rétablissant le tracé.

Renversant toutes les coutumes établies, véritable innovation, le visage est poudré avant la crème. Cette poudre blanche spéciale devient invisible et fixe le maquillage. — Tamponnage de la crème fluide colorée qui confère au maquillage cette transparence, cette impression de naturel et ce léger brillant qui est à la mode aujourd'hui. — Tout va bien! Le maquillage est fondu et aérien. Pour mettre les pommettes en valeur, trois petites pastilles de « rouge liquide » s'étalent ensuite facilement. — Une fois les cils retroussés aux angles externes avec un mascara léger, les sourcils tracés au crayon brun, les paupières alourdies d'un fard gris, le rouge à lèvres est passé au pinceau, un pinceau de peintre. — Une fantaisie pour le soir... les sourcils de velours assortis à la nuance de la robe... On les pose comme les marquises du XVIII[e] siècle collaient autrefois leurs « mouches ».

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

LA TÊTE AYANT ÉTÉ ÉTROITEMENT ENRUBANNÉE

Les cheveux sont maintenus, laissant ainsi le visage en relief. Le visagiste indique d'un trait de crayon ce qu'il faut mettre en valeur ou corriger. Le maquillage de cette jeune femme est trop violent.

A LA GRANDE

PAR JULES-R. SACHS

L'HISTOIRE de la Grande-Chartreuse s'inscrit entre deux dates : juin 1084, arrivée de saint Bruno ; juin 1940, retour des chartreux. Bien que le fameux monastère ait inspiré de nombreuses descriptions, il reste encore beaucoup à dire sur les circonstances qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent la rentrée des exilés au berceau de leur ordre.

Il y a d'abord, à l'origine comme au retour, deux hommes : en 1084 Hugues, évêque de Grenoble, et Bruno, qui venait de renoncer au siège épiscopal de Reims ; en 1940 Léon Auscher, président d'honneur du Touring-Club de France, dont il fut un des prestigieux animateurs, et M. Auguste Villard, maire de Saint-Pierre-de-Chartreuse.

Léon Auscher, pionnier, puis apôtre du tourisme, voulait que nos montagnes fussent aussi connues que celles de la Suisse et du Tyrol. Comme les sommets des Alpes et des Pyrénées jouissaient déjà d'une réputation universelle, il chercha, pour en faire un centre de tourisme modèle, le paysage reposant que constituent des prés fleuris, d'immenses forêts de sapins, quelques cimes accessibles, le tout desservi par de grandes routes pittoresques. C'est ainsi qu'il trouva Saint-Pierre-de-Chartreuse, entre Grenoble et Chambéry et à la sortie du fameux Désert où Bruno créa jadis son monastère.

Nul choix ne pouvait être plus heureux. Mais pour avoir constaté le vide laissé par les chartreux, dont l'expulsion en 1903 avait comme dépouillé ces lieux de leur âme, il fut de ceux qui militèrent sans relâche en faveur du retour des Pères, qu'il eut la satisfaction de voir revenir le 21 juin 1940, huit cent cinquante-six ans après l'arrivée de saint Bruno.

Pourquoi depuis lors la porte du monastère ne s'ouvre-t-elle plus ? Pourquoi cette interdiction qui arrête les foules de visiteurs devant l'impénétrable clôture de la communauté cartusienne ? N'était-on pas reçu là jadis, et l'accueil n'y était-il pas toujours hospitalier ? A ces questions tant de fois répétées le grand couvent solitaire m'a fourni les réponses, que j'ai promis d'exposer comme elles me furent données, très simplement.

L'ÉPREUVE DES SIÈCLES
INCENDIES ET PERSÉCUTIONS

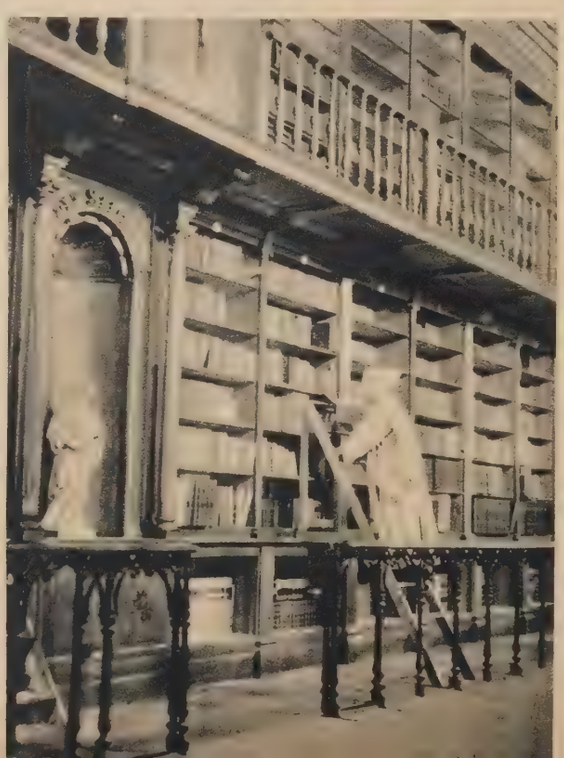
Depuis le temps où, un peu avant la Saint-Jean de l'an 1084, Bruno et ses six compagnons édifiaient dans la solitude de Chartreuse une chapelle et de modestes cellules, le monastère fut ravagé huit fois par les flammes. De 1320 à 1678 le feu détruisit presque tous les bâtiments, dont beaucoup étaient en bois. L'incendie du 4 juin 1562 fut allumé par le baron des Adrets et ses partisans, après un pillage complet du berceau de l'ordre.

La tourmente révolutionnaire ne l'a pas épargné : l'ordre semble sur le point de disparaître. Mais une ordonnance de Louis XVIII permet le premier retour, le 8 juillet 1816. L'état matériel de la maison mère est lamentable ; tout est dans un délabrement indescriptible. Pourtant la vie reprendra jusqu'au décret du 26 mars 1903 et à l'expulsion qui fermait un couvent dix fois rebâti avec le concours des chrétiens de l'Europe entière.

En 1913 les Beaux-Arts classaient le monastère comme monument historique, ce qui assurait l'entretien des bâtiments. Par contre, trois ans plus tard, le président du Conseil général de l'Isère négociait la location du couvent et de ses annexes pour en faire une « Maison universitaire d'été » destinée aux intellectuels fatigués.

Vint la guerre de 1939. Aussitôt dom Ferdinand Vidal, Révérend Père général de la communauté de Chartreuse exilée à Lucques, entreprit des démarches auprès du gouvernement français pour obtenir le retour à la Grande-Chartreuse. Quand, en 1940, il apprit que l'Italie se préparait à entrer en guerre il se résolut à regagner la patrie et, le 23 mai, il télégraphiait à M. Mandel, ministre de l'Intérieur, pour lui demander de mettre la Grande-Chartreuse à sa disposition. En attendant une réponse qui tardait dom Ferdinand Vidal, accompagné de quatre Pères et de deux Frères — tels les six compagnons de Bruno —

LA COUR D'HONNEUR DE L'ANTIQUE MONASTÈRE FONDE IL Y A PLUS DE HUIT SIÈCLES ET DEMI PAR SAINT BRUNO. LA RÈGLE CARTUSIENNE NE PERMET PAS AUX TOURISTES D'ACCÉDER A CE CLOITRE ENVELOPPÉ DE SILENCE. — UN COIN DE LA RICHE BIBLIOTHÈQUE CONVENTUELLE OU LES RELIGIEUX PEUVENT TRAVAILLER.



HARTREUSE : SOLITUDE, SILENCE, RECUEILLEMENT

LE CHARTREUX, BIEN QUE CONTEMPLATIF, S'ADONNE AUX TRAVAUX MANUELS, QUI REVÊTENT DE MULTIPLES FORMES, DE L'ENTRETIEN DU COUVENT A LA CULTURE ET A LA PRÉPARATION DE LA FAMEUSE LIQUEUR. — ENTRÉE PRINCIPALE, VUE DE L'INTÉRIEUR, DE LA CÉLÈBRE ABBAYE ÉLEVÉE AU MILIEU D'UN SITE REPOSANT.

arrivait à Voiron. Une autorisation verbale était enfin obtenue de M. Mandel, mais l'administration se montrait inflexible et donnait l'ordre aux gardiens de ne laisser entrer personne.

Or les Allemands approchaient rapidement. Pour ne pas s'exposer à réintégrer la Grande-Chartreuse en quelque sorte sous la protection de l'envahisseur, il fallait brusquer les événements. Alors, le 21 juin, le Révérend Père général et deux procureurs de l'ordre montèrent au monastère accompagnés du maire de Saint-Pierre-de-Chartreuse, M. Auguste Villard, dont l'intervention fut décisive. Usant en effet de pouvoirs exceptionnels, il déclara aux gardiens qu'il réquisitionnait la Chartreuse pour « des rapatriés d'Italie »... C'était à la même époque, en 1084, que Bruno arrivait en ces lieux.

SOUS L'OCCUPATION

Non seulement le couvent avait retrouvé sa raison d'être, mais il n'allait pas tarder à participer activement aux sombres événements en apportant à la Résistance une aide inestimable.

D'abord, l'immense monastère servit à dissimuler des armes — 450 mitrailleuses — et du matériel — fils et postes téléphoniques, tracteurs et camions. En même temps furent cachés l'étendard du 2e régiment d'artillerie ainsi que les archives et valeurs de cette unité.

Puis les religieux donnèrent asile à une soixantaine de personnes. Avec l'aide de M. Villard, maire de Saint-Pierre-de-Chartreuse, des papiers réguliers et des cartes d'alimentation furent procurés à beaucoup de patriotes dissimulés, des réfractaires furent nourris.

Enfin, trois maquis avaient pu s'installer dans les granges de la Chartreuse, à Chartrousette, à Malamille et à Currières, et furent ravitaillés en vivres et en matériel transportés par les véhicules du couvent. Le poste émetteur de l'état-major du maquis de Chartreuse fut sauvé pendant la rafle organisée par l'ennemi à Saint-Laurent-du-Pont, puis dissimulé à Fourvoirie chez le chauffeur du monastère, centre de liaison et de relais avec les différents maquis.

LA VIE DE L'ORDRE
TRAVAUX MANUELS, ACTIVITÉ INDUSTRIELLE

Il est normal que chez des contemplatifs le côté matériel de l'existence soit réduit à la satisfaction des besoins strictement essentiels. En chartreuse la vie de communauté, ordonnée à la vie de solitude, comporte des travaux et des occupations de toutes sortes : entretien, culture, bois à scier et à fendre, menuiserie, etc. D'autre part, les chartreux, tout en vivant à l'écart de la société, sont loin de lui être à charge. Au cours des âges ils ont exercé, par l'entremise de quelques procureurs et Frères convers, une activité économique destinée à l'entretien de leurs monastères. C'est par la liqueur Chartreuse qu'ils sont connus aujourd'hui dans ce domaine. Mais les religieux, dans leur ensemble, ne participent guère à cette industrie. Seuls y travaillent quatre Frères, sous la direction du procureur de Chartreuse, un grand blessé dont la chair porte les traces visibles des combats de 1914-1918. Leur activité se borne d'ailleurs à fabriquer les produits, *à l'exclusion de toute explaitation commerciale.* Celle-ci est assurée pour son propre compte par la Compagnie française de la Grande-Chartreuse, à Voiron, société tout à fait extérieure à l'ordre des Chartreux et qui le rétribue pour la liqueur ainsi élaborée.

L'ESPRIT CARTUSIEN

C'est l'offre à Dieu d'une vie dont les éléments s'harmonisent en un tout entièrement orienté vers l' « Unique Nécessaire ». C'est un esprit de foi pure, de charité totale, d'espérance confiante, un esprit de simplicité « totalitaire », dans le seul sens légitime du terme, et qui a Dieu pour principe et pour fin. En demeurant « attachés à la croix avec le Christ », les chartreux s'efforcent d'aider le monde à trouver l'équilibre qu'évoque leur devise : *Stat Crux dum volvitur orbis.* Mais comment y parvenir, au milieu des agitations humaines ?

La réponse m'est fournie par le Père sous-procureur qui m'a reçu et dont les traits émaciés sont, dans leur sérénité, comme le reflet d'une merveilleuse lumière intérieure. « Avant la guerre, me dit-il, l'affluence des touristes à la Grande-Chartreuse était énorme. Ils envahissaient l'église et les cloîtres et eussent rendu impossible le séjour en ce lieu de religieux voués à une vie de prières dans le silence et la solitude. »

La circulation s'étant trouvée nécessairement suspendue de 1940 à 1945, c'est dans un calme assez semblable à celui qu'y trouva saint Bruno que les moines réintégrèrent la Grande-Chartreuse : signe providentiel dont les Pères, rentrés au berceau de l'ordre après un long exil, n'ont pas pu négliger l'avertissement. C'est évidemment à regret qu'ils doivent refuser l'accès du monastère, mais il s'agit pour eux de sauvegarder les points fondamentaux de leur observance. Trop souvent aujourd'hui encore les religieux ressentent l'importunité du bruit des autocars et des voitures de touristes qui montent jusqu'à leur monastère, cherchant, avec une curiosité parfois voisine de l'indiscrétion, à deviner l'existence « mystérieuse » des solitaires.

« A ceux qui déplorent de ne pouvoir visiter le couvent et d'en approcher les hôtes nous demandons de comprendre les raisons toutes spirituelles qui le leur interdisent. En respectant l'austérité de la règle cartusienne ils nous permettent de vivre pleinement selon notre vocation, celle de prier et de nous offrir en silence pour eux », a conclu le Père.

Puisse le souhait de ces « martyrs du cœur » être entendu !

Photographies Monastère de la Grande-Chartreuse.

D'ESPAGNAT A 80 ANS

par RAYMOND LÉCUYER

Dans la galerie du boulevard Haussmann où sont réunies plusieurs de ses œuvres anciennes ou récentes Georges d'Espagnat s'entretient avec des amis tout en tirant quelques bouffées de la petite pipe au court tuyau qu'il serre dans sa main gauche. Sous l'abondante arabesque d'une blanche chevelure, le front est noble et volontaire, le regard vif et observateur se pose avec intérêt sur les choses, avec bienveillance sur les êtres. Tel nous avons connu autrefois le maître tel nous le retrouvons aujourd'hui, conservant dans sa quatre-vingtième année un visage calme et songeur, un affable sourire, homme de bonne compagnie dont les succès de sa vie d'artiste n'ont pas altéré la charmante simplicité et dont le temps n'a pas usé le spirituel enjouement.

Issu d'une famille qui avait de profondes attaches en Limousin et en Auvergne, voilà bientôt cinquante-huit ans qu'il exposa des toiles pour la première fois à Paris, aux Indépendants. Car cet homme doux et courtois, qui n'a rien de l'outrance d'un révolutionnaire, n'a jamais supporté d'être embrigadé, et, bien qu'il ait toujours fait naître autour de lui sympathies et amitiés, il a entendu poursuivre à l'écart des coteries son sentier solitaire. Les historiens de l'art pourront rappeler qu'il fut l'ami de Cross, de Valtat, de Laprade, de Vuillard ; ils chercheront peut-être à le situer dans les parages d'un Bonnard ou d'un Aman-Jean ; en réalité il échappe à toute classification précise. Quel que soit le genre qu'il ait abordé, il est resté lui-même.

Sa palette est personnelle. Il joue avec aisance d'une gamme relativement peu étendue de tons fleuris dont des rouges subtils et vigoureux assurent l'accord. Sans brutalité comme sans fadeur, il a traduit avec un égal bonheur l'éclat des fleurs, la pulpe riche des fruits, le frais visage de l'enfance, les lignes harmonieuses de jeunes corps féminins. Qu'il peigne des toits perdus dans la verdure, la réverbération du jour sur une étendue marine, l'animation colorée d'un vieux port de pêche ou un paisible intérieur, c'est avec un exquis sentiment de la mesure qu'il résume ses impressions. Jamais le peintre n'est abandonné par son sens inné de l'enveloppe. Une sensibilité de poète lui a permis d'être l'un de nos plus attachants interprètes des féeries de l'intimité. Très moderne par plus d'un côté, son talent reste dans la ligne de l'humanisme occidental. En Georges d'Espagnat l'homme et l'artiste sont vraiment de chez nous ; tout ce qui est sorti de ses mains porte la marque d'une grâce spécifiquement française.

Photographies de Raymond Lécuyer.

« LE PORT DE LA ROCHELLE. »

« LA PROMENADE. »

« LE MODÈLE AUX COUSSINS. »

PAUL VALÉRY A TRENTE-NEUF ANS.

Au lendemain de 1870, la France tourne les yeux vers l'Angleterre... Clemenceau reçoit a Paris l'amiral anglais Maxse, ici avec sa fille.

IL Y A VINGT ANS MOURAIT CLEMENCEAU

PAR RENÉ DAVENAY

Il y a eu vingt ans le 24 novembre... Il était 2 heures du matin. La pluie tombait froide et drue, mais rue Francklin, devant l'immeuble où agonisait Clemenceau, la foule était restée dense, et jusque dans la cour intérieure, jusqu'au seuil de l'appartement. Une porte s'ouvrit. Un homme parut. Le silence se fit, et, dans ce silence — car chacun soudain avait devancé les paroles — l'homme, la voix creusée d'émotion, annonça la funèbre nouvelle.

Le lendemain matin, en pleine nuit encore, comme il l'avait exigé, et suivi du seul cortège de ses intimes, Clemenceau, dans son fourgon mortuaire, s'enfonçait vers la Vendée. C'est là qu'il repose, au Colombier, dans un bois, tout près de son père. Deux tombes jumelles et sans nom. Un cèdre les surplombe. Solitude hautaine et méprisante, à l'écart des hommes, mais dans quel poignant côte à côte ! Le père, un républicain farouche sous l'Empire — et que l'Empire emprisonna. Le fils, républicain par atavisme, et sans doute aussi par goût, mais qui, sur le tard de sa vie, dans son Saint-Vincent-sur-Jard shakespearien — comme Timon d'Athènes dans sa forêt — avait perdu la foi.

Une destinée hors série. 1914-1918. La France s'anémiait sous la propagande défaitiste ; sous le poids des cadavres sans cesse accrus ; sous la victoire qui se dérobait ; sous l'héroïsme des uns, tués aux tranchées ; sous l'impuissance vivante des autres, à Paris.

Clemenceau parut, et tout changea. La France reprit espoir. Le front se recréa. Les civils tinrent. Le 17 novembre 1917, jour où Clemenceau, des mains de Poincaré, recevait le pouvoir, la victoire était virtuellement acquise. L'Allemagne, depuis, l'a reconnu.

Oui, destinée hors série. Voir un homme, à soixante-seize ans — et c'était un vaincu saignant de 1870 ! — un homme à bord d'une barque en péril, redresser la barque, galvaniser l'équipage, et, dans une tempête d'enthousiasme, le 11 novembre, conduire équipage et barque au port, quelle rude leçon d'énergie pour tous ceux qui veulent se survivre ! Pour un pays qui se refuse à n'être point digne de ce qu'il fut !

Vendéen Clemenceau est né. Vendéen il a vécu, avec toutes ses rudesses et toute sa mystique cassante, si fabuleusement opposée au christianisme et au royalisme de cette admirable terre française. Vendéen il a conduit la guerre, comme Charrette, qu'il eût revendiqué pour son ennemi, l'avait conduite en 1795 dans son Bocage antirévolutionnaire : avec enthousiasme et frénésie, sachant que pour vaincre il faut *vouloir* vaincre. Ou mourir. Vendéen il est mort, à l'écart des foules, parce qu'il n'aimait que son pays. Vendéen il repose dans sa terre natale, bercé par le seul murmure d'un ruisseau.

ICI GIT... POINT DE NOM...
DEMANDEZ A LA TERRE...

écrivait déjà, il y a un siècle, Lamartine, évoquant la terre de Sainte-Hélène.

Cette fois, c'est la terre de France qui répond !

Clemenceau en tournée électorale. Moustaches, chapeaux melons, voiture archaique.

Cette fois, c'est la guerre... Voici le président du Conseil dans un secteur du front.

Lendemains de l'affaire Dreyfus... Clemenceau, durement combattu dans le Var, parcourt les agglomérations du département. Et il le fait a dos d'ane, la route étant souvent escarpée.

LA 20E FOIRE GASTRONOMIQUE DE DIJON

SECRETS POLITIQUES OU SECRETS CULINAIRES, QUE CONFIE LE SÉNATEUR DUCHET AU MINISTRE ?

LE CASSIS DE DIJON MÉRITE LE DÉPLACEMENT, ASSURE LA RÉPUBLIQUE DE MONTMARTRE.

LE BON VIN, C'EST CONNU, RÉJOUIT LES CŒURS. AUSSI LA BONNE HUMEUR EST ICI NATURELLE.

INAUGURÉE officiellement par M. Marcellin, sous-secrétaire d'Etat au Commerce et à l'Industrie, la 20e Foire gastronomique de Dijon a été un succès complet. Cette capitale d'un pays de bonne chère, dont les ducs se proclamaient jadis « seigneurs des meilleurs vins de la chrétienté », était vraiment l'endroit désigné pour une telle manifestation. Et l'on peut dire que la ville entière a travaillé d'un même et enthousiaste élan à sa réussite. Comité de la foire, Chambre de commerce, municipalité, entrepreneurs, commerçants, industriels, artisans n'ont pas ménagé leurs efforts. Ils ont bâti un palais à la blanche façade, coupée de six tours, dans lequel les produits de Bourgogne s'offraient à l'émerveillement des visiteurs. Une synthèse de toutes les activités régionales s'étalait ainsi sous leurs yeux tandis que tout ce qui peut relever de « l'art de bouche » était rassemblé sur la table de Lucullus — la bien nommée.

Les autres provinces de France avaient tenu à être présentes. Des pays étrangers aussi, la Hollande, la Suisse notamment. Et n'omettons pas de dire que pendant toute la foire les restaurants dijonnais s'étaient imposé de servir chaque jour les succulentes spécialités culinaires régionales. Voilà de la propagande.

De cet effort qui renouait une tradition interrompue depuis dix années Dijon a recueilli un bénéfice immédiat. Mais, à coup sûr, le succès de la Foire se prolongera. Les nombreux visiteurs qui y sont venus, non seulement de la région, mais de toute la France, seront pour la Bourgogne laborieuse des témoins précieux. Et l'on peut dire que grâce à cette manifestation si réussie Dijon a reconquis sa place parmi les grands centres commerciaux français.

PAIN D'ÉPICE, CASSIS ET LA FAMEUSE MOUTARDE SONT OFFERTS AUX VISITEURS AVEC LE SOURIRE.

L'ART DES MAITRES QUEUX RESPLENDIT SUR LA TABLE, OU GARGANTUA EUT AIMÉ S'ASSEOIR.

LES MERVEILLES DE LA CUISINE BOURGUIGNONNE EMPLISSENT LE HALL D'UNE FOULE ADMIRATIVE.

UN SALON S'OUVRE AU GRAND PALAIS

LES ENFANTS PUBLIC NOUVEAU

Les portes du Grand Palais s'étant ouvertes ce matin à leur intention, les « moins de quinze ans » vont pouvoir — c'est bien leur tour — emmener leurs parents au Salon. *L'exposition « de l'enfance, de la jeunesse et de la famille », qui se tiendra désormais chaque année, présente, en effet, cette originalité de s'adresser non seulement aux parents et éducateurs, mais aussi, et surtout, aux intéressés eux-mêmes.*

DANS l'esprit de ses organisateurs, le Salon de l'Enfance doit permettre aux parents de juger des recherches accomplies et des résultats obtenus par les différents organismes, officiels ou privés, dont dépendent l'éducation et la santé de la jeunesse. Il a, en outre, un but essentiellement pratique : présenter tous les moyens et objets propres à assurer, de façon rationnelle, l'alimentation, le confort et la distraction des enfants, et c'est l'avis de ces derniers, considérés ici comme une véritable clientèle, que les exposants vont chercher à recueillir grâce à une présentation appropriée.

La création de ce nouveau Salon paraît donc répondre à la place nouvelle qu'occupe l'enfant dans la vie moderne ainsi qu'à l'évolution des méthodes pédagogiques. *L'enfant est né en tant qu'individu social,* écrivait Maria Montessori ; *il n'est plus seulement un membre de la famille. Il n'est plus l'enfant qui, le dimanche, dans ses vêtements de fête, se promenait en donnant la*

LES ENFANTS ONT AUJOURD'HUI UN JOURNAL PRÉFÉRÉ, AUQUEL ILS ASSURENT VOLONTIERS UNE COLLABORATION RÉGULIÈRE.

RADIO, CINÉMA ET TÉLÉVISION N'ONT PAS ENLEVÉ AUX CHEVAUX DE BOIS LEUR FIDÈLE CLIENTÈLE.

LES BEAUX JEUDIS : MUSIC-HALL RADIODIFFUSÉ.

main à son papa, docile, attentif à ne pas salir ses vêtements. L'enfant est une personnalité qui a envahi le monde social.

Aussi bien avons-nous tendance aujourd'hui à considérer l'enfant comme un membre de la société dont il ne convient pas seulement de surveiller le développement physique et moral, mais dont l'opinion entre de plus en plus en ligne de compte.

L'ÉCOLE CHERCHE A CONNAITRE L'ENFANT

Cette formule se trouve aujourd'hui sous la plume de tous les éducateurs, et les protagonistes de l'Ecole nouvelle s'accordent à reconnaître que celle-ci atteint son objectif au moment où le professeur est parvenu à effacer, volontairement, sa personnalité devant celle de la classe. Souvent ce stade est atteint par l'intermédiaire d'une activité extra-scolaire qui, peu à peu, a transformé l'atmosphère de l'école, comme, par exemple, la création d'une coopérative. Les rapports entre le maître et les élèves ont changé. A la vérité, ce ne sont déjà plus des rapports de « maître » à élève, mais une relation plus souple en vue d'un travail en commun. L'expérience, à en croire ces novateurs, prouve que les résultats proprement scolaires n'en sont pas moins bons, au contraire.

Il existe à Boston un musée unique au monde, non par la valeur de ses acquisitions, mais par leur présentation originale, destinée à contenter les désirs d'un public d'enfants. Non seulement les collections ne sont pas séparées par des vitres ou des grillages, mais chaque pièce peut être touchée, maniée, changée de place. Les visiteurs peuvent essayer un vêtement, entrer dans une armure ou même tenter l'escalade de l'éléphant « naturalisé » qui occupe le centre d'une salle d'exposition. Tout enfant peut obtenir, de services spécialisés, une documentation particulière sur le sujet qui l'a intéressé. Les jeunes élèves qui, pour une raison quelconque, ne peuvent se déplacer ont recours aux « boîtes-exposition », qu'un service spécial leur expédie par poste. L'enfant qui écrit pour demander, dans la série « géographie mondiale » la boîte France, reçoit

LES TECHNIQUES NOUVELLES DE LA TÉLÉVISION PERMETTENT DE RENOUVELER LES MARIONNETTES.

« Cranerie », ensemble de lainage écossais.

Cette jeune cliente semble apprécier la qualité d'un tissu, sur les modèles d'un couturier.

par retour du courrier un volumineux paquet renfermant des graphiques, des maquettes, des photographies, des poupées costumées et des échantillons de produits « typiquement français ». Ce musée a un succès considérable, ce qui n'est pas pour étonner qui se souvient de la visite du jeudi matin, en rang, deux par deux, entre les vitrines poussiéreuses d'un quelconque musée.

LA PRESSE ENFANTINE

Cette tendance à favoriser l'initiative personnelle de l'enfant se manifeste plus librement encore dans les domaines littéraires et artistiques qui ne relèvent pas directement de l'éducation proprement dite.

Les enfants ont maintenant leurs journaux, dont le succès commercial pose un grave problème qui fut récemment débattu devant l'Assemblée nationale. On a vu, en effet, depuis la libération l'éclosion d'une abondante presse enfantine qui s'inspirait directement des illustrés édités pendant la guerre pour distraire les soldats. Cette littérature, qui glorifie le gangster, la « pin-up » et l'homme-singe, exerce sur des esprits jeunes, déjà démoralisés par une époque troublée, une influence si néfaste que l'on a pu suivre sa répercussion sur l'accroissement de la délinquance juvénile. Fort heureusement, une loi réglementant la parution des journaux pour enfants entrera très prochainement en vigueur. Dès maintenant une commission de contrôle se constitue où siégeront des représentants de la magistrature, de la santé publique, de la presse, des éducateurs et des associations familiales. On peut donc espérer voir disparaître totalement les mauvais journaux d'enfants, dont le nombre diminue déjà au bénéfice d'une véritable « presse enfantine ».

Il est particulièrement intéressant de noter l'apparition de journaux qui sont pour l'enfant, en même temps qu'une source d'amusement, de véritables instruments d'information. Une présentation soignée à la fois dans les couleurs, les dessins, les signes d'imprimerie et la mise en pages attire l'attention sur ces feuilles enfantines. L'une d'elles a même adopté le format du vrai journal d'information et de reportage, reléguant les romans et histoires dans un supplément en couleurs. Des photographies remarquables font connaître au jeune lecteur des horizons nouveaux. Toute une série d'articles le renseignent sur les sujets les plus variés, lui révélant la civilisation sous ses aspects les plus encourageants. Les sportifs trouvent chaque semaine résultats et pronostics. Tout événement d'actualité est soigneusement rapporté dans la mesure où il intéresse un public de jeunes et, tout comme ceux de *France-Illustration,* les lecteurs ont eu leur numéro spécial sur le Salon de l'Auto !

Quant aux filles, elles trouvent dans un journal édité à leur usage des critiques musicales, des comptes rendus de livres, de spectacles et d'expositions, des documentaires amusants sur la vie des petites filles à toutes les époques et sur tous les continents, des pages de mode, et une intéressante rubrique « Votre avenir, mesdemoiselles », qui les renseigne sur les métiers qu'elles choisiront un jour.

Une large place est également réservée aux jeux et aux travaux pratiques. Les garçons apprennent comment construire des balances pour la pêche aux écrevisses, retendre leur raquette de tennis ou se livrer à l'élevage des chenilles. Aux filles sont destinés les recettes de cuisine, les modèles de tricot ou de couture, les patrons pour habiller la poupée. Et aux petits on offre des coloriages, des puzzles et des devinettes.

Le lecteur, dont l'avis est sollicité, collabore à son hebdomadaire préféré. Il participe aux concours de dessins, de récits, de photographies, il est membre du « club », toute une activité se crée autour du journal. Certains numéros spéciaux sont entièrement rédigés par les lecteurs.

Une évolution analogue se dessine dans les récits à épisodes.

Contes et légendes ravissent toujours les enfants, mais il leur faut aussi des histoires en rapport avec la réalité, et l'on voit se multiplier les romans qui évoquent la vie des générations disparues, des pays lointains, des héros de jadis ou d'aujourd'hui.

Le temps n'est plus où l'enfant hésitait le jeudi après-midi entre une séance de guignol et une promenade à âne au Bois

DE GUIGNOL A TÉLÉVISUS

S'il n'existe pas encore de salles de cinéma uniquement réservées aux moins de quinze ans, il convient de remarquer que la production de films accessibles à tous les publics augmente régulièrement depuis plusieurs années. Des films tels que *le Miracle de la 4e rue, Jody et le faon, Olivier*

Petite combinaison fourrée en Teddy Bear.

DANS CE DÉCOR DE SPORTS D'HIVER, BÉCASSINE PRÉSENTE UN VESTIAIRE VARIÉ AUX PETITES FILLES SOUCIEUSES D'ÉQUIPER LEUR POUPÉE A LA DERNIÈRE MODE.

Twist ou l'Ecole buissonnière, notamment, sont également appréciés par petits et grands. Il en est de même de l'inépuisable série de dessins animés, de *Blanche-Neige* à *la Boîte à musique,* en passant par *le Voleur de paratonnerres.*

La radio et, depuis peu, la télévision apportent aux enfants leurs spectacles à domicile. Il est peu de foyers où l'on n'écoute, chaque semaine, l'émission des *Beaux Jeudis,* véritable music-hall pour les jeunes, avec ses vedettes et son orchestre, son concours de petits chanteurs et les aventures de Johny, roman original dont les épisodes successifs sont conçus chaque semaine par les auditeurs eux-mêmes. Et il n'est pas sans intérêt de noter que de nombreux instituteurs font participer leur classe à ce concours en faisant de l'épisode un thème de rédaction.

Les fantaisistes *Télévisus et Cataclysmos* annoncent enfin l'ère du spectacle enfantin télévisé.

LES ENFANTS ET LA MODE

Il n'y a pas toujours eu une mode enfantine. Jusqu'au début du siècle les enfants devaient s'accommoder tant bien que mal des fantaisies vestimentaires imaginées pour leurs parents. On a peine à se représenter aujourd'hui les jeux d'une petite fille portant paniers ou crinoline et ceux d'un collégien en redingote et haut de forme.

Les nécessités financières contraignent d'ailleurs à abandonner « l'habit du dimanche », et la faveur dont jouissent de plus en plus les sports conduit à rechercher des vêtements pratiques qui répondent aux besoins de confort, d'aisance et de liberté de l'enfant. Plus de costumes marins baptisés « l'Indomptable », on ignore même le new-look et les fantaisies saisonnières. On veut simplement avoir chaud quand il fait froid, pouvoir jouer à l'aise sans crainte de se tacher ou de se déchirer, et la frivolité ne va pas plus loin qu'un pompon au bonnet ou des rayures au tricot.

Les garçons ont opté avec enthousiasme pour la mode américaine, symbolisée pour nous par la chemise à carreaux et la combinaison. Nos jeunes collégiens ne pourront plus évoquer ce souvenir émouvant qui marquait pour leurs pères l'entrée dans l'âge de raison : le premier pantalon long. Ils ont réussi à faire admettre qu'une culotte longue doit se porter quand il fait froid, une culotte courte étant indiquée à tout âge pendant la canicule.

On peut espérer qu'aucun jeune ne connaîtra plus le supplice de ce martyr de l'amour maternel que décrit Jules Vallès dans *l'Enfant :* « ... L'étoffe dans laquelle on a taillé mon pantalon se sèche et se racornit, m'écorche et m'ensanglante. Hélas ! je vais non plus vivre, mais me traîner. Je ne puis jouer aux barres, sauter, courir, me battre. Je rampe seul, calomnié des uns, plaint par les autres, mutilé ! Et il m'est donné, au sein même de ma ville natale, à douze ans, de connaître, isolé dans ce pantalon, les douleurs sourdes de l'exil. »

En cet hiver 1949, nos enfants ont à leur disposition des vêtements inusables, infroissables, faciles à nettoyer et qui leur assurent une totale liberté de mouvements : pour la pluie, imperméables de popeline ou de Loden; pour la neige, combinaison fourrée, pantalon de ski et anorak, pardessus de ville en poil de chameau, costume de tweed clair aux revers souples.

Les petites filles, si elle adoptent souvent, pour la commodité, le costume de leurs frères, restent néanmoins assez coquettes pour leurs tenues de ville. Elles ont même à Paris leur maison de haute couture, où ont lieu de véritables présentations de collections. Avant de se décider la petite fille examine gravement les différents modèles : *Rococo, Crânerie* ou *Douillet.* Elle ne sera d'ailleurs tout à fait satisfaite que lorsque sa poupée sera également habillée à son goût et qu'elle aura choisi pour elle une toilette dernier cri : *Postillon, Contraste* ou *Slalom.*

Ainsi, dans tous les domaines, accorde-t-on une place de plus en plus importante à l'initiative de l'enfant. Dans sa famille comme à l'école, on prend l'habitude de le consulter sur ses besoins, ses désirs, non sans doute pour les satisfaire sans réserve, mais pour rechercher avec lui les solutions qui lui conviennent. Doit-on regretter la froide autorité et la discipline sévère qui étaient autrefois les maîtres mots en matière d'éducation ? Les éducateurs modernes qui ont fondé leur méthode sur l'étude de la psychologie enfantine semblent bien persuadés du contraire : habituée à user de son propre jugement, à prendre des décisions, quitte à en accepter les conséquences, la jeunesse ne sera-t-elle pas mieux préparée, en effet, à affronter les difficultés auxquelles elle aura à faire face dans le monde tourmenté de demain ?

PIERRETTE SÉVIN.

Photographies *France-Illustration.*

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Elizabeth d'Angleterre

J.-L. Barrault, Madeleine Renaud, P. Bertin, A. Brunot, J. Dessailly.

Point n'est besoin d'être grand clerc en littérature dramatique pour discerner les raisons qui ont fait monter cette *Elizabeth d'Angleterre* de Ferdinand Bruckner au théâtre Marigny. Jean-Louis Barrault y a d'abord vu l'occasion d'une mise en scène somptueuse, rutilante, où les soies, les ors et les brocarts tiendraient leur partie, tandis que, sur le plateau divisé en deux segments égaux, il ferait évoluer selon son heureuse fantaisie les cours d'Espagne et d'Angleterre, lui, menant le jeu d'un côté sous le noir pourpoint du mystique Philippe II, Madeleine Renaud maîtrisant ses craintifs partenaires de l'autre sous la rousse perruque de la bourrelle royale. Tout cela était fort tentant, je le concède, et l'était encore plus pour M^me^ Madeleine Renaud le rôle d'Elizabeth. Je dirai tout à l'heure, à sa louange, ce qu'elle en a fait. Mais la pièce même, mais le texte, enfin ? Car le théâtre, pour nous, envers et contre tous, contre M. Gaston Baty et parfois, hélas ! contre M. Jean-Louis Barrault, ce n'est pas d'abord, et avant tout, un spectacle, mais bien un texte, un texte conçu, écrit, réalisé selon les lois de l'optique théâtrale, un texte qui, développant une action, aboutit au spectacle.

L'*Elizabeth d'Angleterre* de Ferdinand Bruckner répond-elle à cette nécessité ? Je ne le pense pas. Pourquoi ? Parce qu'il est impossible d'y voir autre chose qu'une imagerie historique, une imagerie dialoguée avec noblesse, mais qui, en dépit des libertés prises par l'auteur avec la vraie histoire, et malgré quelques beaux moments, ne passionne guère, frappe plus les yeux que l'esprit et apparaît plus comme un brillant morceau de rhétorique supérieure, assez malheureusement traduite, que comme une pièce bien articulée et de laquelle l'auditeur puisse tirer des leçons d'humanité générale. Ni le chatoiement des costumes, ni l'ordonnance romantique des périodes, ni la perfection de la mise en scène ne parviennent à nous convaincre. On subit, on bâille un peu, on rend hommage à l'effort du réalisateur et, sorti du théâtre, on a tout oublié.

Le thème est simple, très simple, ce qui ne veut pas dire que Shakespeare n'en eût pas tiré un chef-d'œuvre. Mais, avec Ferdinand Bruckner, nous sommes loin de compte. La terrible Elizabeth a pour favori le beau et vaillant comte d'Essex, et pour ceux que l'histoire intéresse je rappellerai que lorsque ce fier capitaine fut distingué par sa souveraine, en 1588, il n'avait que vingt et un ans, tandis que la fille d'Henry VIII et d'Anne de Boleyn en avait cinquante-cinq. Comme sa faveur dura une douzaine d'années, on conçoit que la différence d'âge entre les deux amants était en 1601 devenue rédhibitoire. Mais Ferdinand Bruckner traite l'histoire à peu près comme Meilhac et Halévy, dans *la Belle Hélène*, traitent *l'Iliade*. Passons.

Essex, aidé par Francis Bacon, trame un complot contre Elizabeth. Bacon le dénonce et Elizabeth le fait décapiter. Voilà pour la première partie. Dans la seconde, Philippe II prépare la descente en Angleterre de l'Invincible Armada. Elizabeth, conseillée par Bacon, se laisse difficilement arracher les crédits nécessaires à l'équipement de sa flotte et de son armée. Par chance, la tempête accomplit le plus clair de la besogne. Philippe II succombe au milieu de ses moines, et l'hérétique triomphe. L'anachronisme est ici patent, puisque le désastre de l'Armada se situe en 1588 et qu'Essex était alors dans sa plus grande faveur. On pardonnerait d'ailleurs volontiers à Ferdinand Bruckner ces entorses à la vérité si sa pièce devait en prendre plus de force, d'originalité, d'intérêt dramatique. Ce n'est nullement le cas.

De ce thème décevant les admirateurs de Jean-Louis Barrault — dont je suis — diront que le metteur en scène a tiré le meilleur parti possible. Dès le lever du rideau, où nous voyons le bel Essex aux genoux d'Elizabeth, par la vertu du décor et des attitudes, le contact est établi entre le plateau et la salle. La scène mélodramatique où Elizabeth, du balcon de son palais, assiste à l'exécution nocturne du favori est encore une belle réussite par un savant jeu de lumière et de clair-obscur. Enfin, la simultanéité des débats institués aux cours d'Espagne et d'Angleterre a été rendue avec une habileté sans défaillance, encore que le texte pèse un peu lourdement et n'aille pas sans monotonie.

L'interprétation est dominée par M^me^ Madeleine Renaud, qui a évidemment pensé faire du rôle d'Elizabeth une interprétation à sa mesure. On a le droit de préférer cette grande artiste dans les comtesses de Marivaux, où elle est proprement incomparable. Elizabeth d'Angleterre était une terrible virago, et Madeleine Renaud est la grâce même. Admirons son courage, lorsqu'elle n'hésite pas à se vieillir jusqu'à faire d'elle cette atroce caricature toute barbouillée au blanc de céruse, le cheveu rare et neigeux, qui nous apparaît au troisième tableau. Mais, si une intelligente composition doit justifier le choix de la pièce, on me permettra de regretter que ce choix n'ait pas été autre.

Le reste de la distribution est plus incertain, car si l'on peut louer Jean-Louis Barrault en Philippe II égrotant et halluciné, et Jean Desailly, Essex pétri de séductions, le subtil Pierre Bertin silhouette le complexe personnage de Francis Bacon avec une désinvolture un peu gênante. Félicitons Lucien Coutaud pour ses décors et ses costumes, et attendons avec patience que Jean-Louis Barrault légitime le crédit que lui accorde son fidèle public en découvrant enfin une grande œuvre d'aujourd'hui.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Louisiana Story

Robert Flaherty a une méthode de travail qui n'appartient qu'à lui. Il se rend dans un pays et partage pendant plusieurs mois la vie des gens les plus simples : nomades esquimaux (*Nanouk*), indigènes polynésiens (*Moana*), pêcheurs irlandais (*l'Homme d'Arann*), paysans américains (*the Land* et *Louisiana Story*). Quand il s'est fait adopter par son entourage il familiarise celui-ci avec la camera et lui apprend à se comporter devant elle comme si elle n'existait pas. Puis, aidé par sa femme, qui est sa collaboratrice de toujours, il entreprend de dépeindre la réalité quotidienne dont il s'est lentement imprégné. De même qu'il exclut à priori tout acteur professionnel, il répudie toute fiction romanesque. Mais on aurait grand tort de croire qu'il réalise pour autant des « tranches de vie » à la manière naturaliste ou qu'il entasse des documents cinématographiques aussi secs qu'une statistique. Cet homme de soixante-cinq ans a conservé l'émerveillement de l'enfance devant les spectacles les plus naturels ; il réussit à les recréer sur la pellicule, parés de toute la poésie qu'ils prennent à ses yeux. Nous possédons dans cet ancien prospecteur d'or, fier de son origine irlandaise, le dernier grand bucolique, l'équivalent (je pèse mes termes de comparaison) de Théocrite et de Virgile.

Son dernier film dépeint d'abord un étonnant décor naturel : les marais arborescents de la Louisiane. Là vivent les descendants de Canadiens français déportés (déjà !) par les Anglais lors de la guerre de Sept ans et conservant leur langue aux savoureuses inflexions dialectales. Un garçon d'une quinzaine d'années vit des heures merveilleuses à voguer en canot sous ces dômes de feuillage, cajolant son ami, un raton laveur, et surveillant son ennemi, un crocodile. Des prospecteurs de pétrole amènent dans le marais un derrick flottant et fournissent au gamin un nouveau sujet de découvertes et d'admiration. Il reste des heures à suivre le travail mystérieux, au bruit envoûtant, de la foreuse qui s'enfonce dans le sol. Surviennent alors deux drames : le crocodile dévore le raton laveur (du moins le garçon se l'imagine) et la foreuse rencontre une nappe de gaz et d'eau salée qui fait explosion et oblige les prospecteurs à boucher le puits. Pour venger l'un et apaiser l'autre, l'enfant recourt à la même pratique superstitieuse : sur l'appât dont il arme l'hameçon destiné au crocodile, comme dans le puits, il crache rituellement et il jette une pincée de ce qu'il considère comme un talisman, le sel qu'il porte toujours sur lui dans une pochette.

Ce qu'il est impossible de retracer, ni même d'évoquer, c'est l'incomparable beauté des images de *Louisiana Story*. Beauté plastique, d'abord : Robert Flaherty, qui est son propre opérateur, ne connaît pas de rival dans l'art de marier les blancs et les noirs. Tantôt lavis, tantôt eaux-fortes, chacun de ses plans est une œuvre d'art qui supporte la comparaison avec une toile de maître. Une pareille recherche suppose une patience inlassable : rien que pour filmer l'épisode du crocodile le metteur en scène a passé trois mois, mais ces vues prises au téléobjectif sont non seulement aussi nettes, mais aussi savamment composées que si elles avaient été prises à loisir dans un studio.

Beauté intellectuelle ensuite, résultant d'une parfaite appropriation des moyens employés par rapport au but visé. C'est ainsi que Flaherty, après l'avoir filmée, a refusé de montrer la mort du crocodile : le cadavre du saurien était si lamentable qu'il aurait détruit l'image terrifiante que le spectateur emporte maintenant. Mais quel autre réalisateur aurait ces scrupules de poète ?

PETITES CHRONIQUES

Le président Herriot et Mahmoud Bey Khalil au dîner offert à l'occasion de l'Exposition Egypte-France.

L'EXPOSITION ÉGYPTE-FRANCE

Cette exposition, qui vient de s'achever au Pavillon de Marsan, a obtenu le plus vif succès. De très nombreux visiteurs — 30.000 peut-être au total — sont venus admirer les œuvres rassemblées et le catalogue a été fort recherché. Il est vrai que cette manifestation, à laquelle M. Georges Rémond, conseiller du ministère de l'Education nationale au Caire, a donné ses soins érudits, joignait aux prestiges artistiques de rares mérites documentaires et historiques. Une très large part du succès doit, en toute équité, être attribuée au délégué égyptien S. E. Mahmoud Bey Khalil, membre associé de l'Académie des Beaux-Arts, à qui revient l'initiative de l'exposition. Il y a apporté une contribution personnelle importante et il a pu obtenir que S. M. le roi d'Egypte consentît à se dessaisir momentanément de certaines pièces de ses collections.

UN MONUMENT A LA RÉSISTANCE

Il y a peu, la ville du Mans a inauguré un monument à la Résistance sarthoise. L'érection de ce témoignage du souvenir et de la gratitude d'une cité à ceux — et ils sont nombreux au Mans et dans la Sarthe — qui ont lutté et souffert pour une grande cause a fourni l'occasion de mettre en application, d'accord avec le service des monuments historiques, le plan d'urbanisme conçu par M. Savin, architecte de la ville. Le site urbain choisi comme emplacement, non loin de la préfecture et de la belle église ancienne de Notre-Dame-de-la-Couture, a été modifié de manière à composer un cadre qui tient compte d'ailleurs du décor traditionnel de ce coin du Mans.

Quant au monument lui-même, œuvre du sculpteur Bizette-Lindet, c'est un obélisque à trois pans en pierre de Bourgogne qui supporte trois figures : la martyre, le déporté, le résistant. L'ensemble a fière allure.

GALERIE

GALERIE LUCY KROHG
10 bis PLACE SAINT-AUGUSTIN
CÉCILE LACOMBE
JUSQU'AU 1er DÉCEMBRE

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA GUERRE MONDIALE :

A. Thomazi, *la Bataille de l'Atlantique* (Plon, 246 pages). « Par deux fois, à un demi-siècle d'intervalle, l'Allemagne a été vaincue parce qu'elle prétendait conquérir l'Europe sans avoir le moyen de contrôler les routes de mer. » Dans ce nouveau tome de la « Guerre sur mer » l'auteur, membre de l'Académie de marine, relate les péripéties d'une lutte titanique qui dura soixante-huit mois.

Il nous fait assister à l'assaut de hardiesse et d'ingéniosité que se livrèrent la marine anglaise et la marine allemande : exploits de corsaires, guerre secrète, inventions de toutes sortes (mines magnétiques, bombes planantes, torpilles acoustiques), dont chacune a trouvé plus ou moins rapidement une parade chez l'adversaire, pour arriver à cette conclusion que l'Allemagne a perdu la guerre sous-marine : elle n'a réussi à empêcher ni les transports de vivres et de munitions ni les mouvements de troupes nécessaires aux opérations d'Afrique.

Aussi ce duel dramatique se termine-t-il par le passage des Alliés de la défensive à l'offensive et par le triomphe final de leurs forces navales et aériennes.

Le bilan de cette lutte est impressionnant : 781 sous-marins allemands ont été détruits, dont les trois quarts par la marine britannique. L'Angleterre a payé fort cher sa victoire : 12 millions et demi de tonnes (plus de la moitié de sa flotte marchande de 1939) et 775 navires de guerre. Constatation curieuse : les pertes moyennes mensuelles de la marine ont été presque les mêmes dans les deux guerres mondiales : 216.000 tonnes pour la première (cinquante et un mois) ; 213.000 pour la seconde (soixante-huit mois). Il est vrai que les sous-marins les plus perfectionnés n'ont pas eu le temps d'entrer en action.

De ce livre, dont la clarté égale la documentation, se dégage l'admirable ténacité du génie anglais dont l'effort a si puissamment contribué à la victoire commune.

LA VIE AUX ÉTATS-UNIS :

H.-J. Duteil, *la Grande Parade américaine, scènes et faits du Nouveau Monde* (André Bonne, 484 pages). Un véritable film de la vie américaine sous tous ses aspects : géographie, ethnographie, structure des Etats — avec leurs devises, leurs emblèmes et leurs sobriquets — flore, faune, immigration, question des noirs, criminalité, élites, arts et littérature, religion, sectes, maçonnerie, sports, vie quotidienne, cuisine, argot, slogans, fêtes et pratiques funéraires.

Dans cette vaste fresque l'auteur dispense à profusion la vie, le mouvement et la couleur ; l'ampleur des « touches » n'exclut ni les finesses de l'analyse ni le sens des nuances. En particulier les pages consacrées à la politique extérieure et à la presse américaines gagneraient à être méditées par bien des hommes d'Etat européens.

On s'imagine qu'aux Etats-Unis l'intérêt du public ne va guère qu'aux vedettes du ring ou de l'écran : or aucune de celles-ci ne figure dans la liste des dix personnalités les plus populaires en Amérique dressée en 1947 par l'Institut Gallup : McArthur, Eisenhower, Churchill, Truman, Marshall, Mme Roosevelt, Byrnes, Pie XII, l'infirmière Kenny et le gouverneur Dewey.

L'humour américain est en réalité « une bonne humeur décidée à vaincre ». En manquer est là-bas un défaut intolérable. Les Etats-Unis sont sans doute le seul pays du monde où le maire de la plus grande ville fasse chaque dimanche à la radio une causerie comique destinée aux enfants.

Livre particulièrement bien venu au moment où se rejoignent les destinées de l'Ancien et du Nouveau Monde.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

Walter Gieseking a donné son unique récital de la saison devant une salle comble à l'enthousiasme croissant ; quand le virtuose aborde Debussy et Ravel, c'est un véritable mariage d'amour que concluent auditoire et interprète, et chacun reçoit au delà de ce qu'il espère : féerie des doigts, toucher magicien, impalpables sonorités pour l'un, folles ovations pour l'autre. Musicien de l'intimité, le baryton Gérard Souzay a lui aussi l'extrême faveur d'un public dont il sait ne pas décevoir l'attente ; son récital, partant des classiques et allant aux modernes, avec au piano l'excellente partenaire qu'est Jacqueline Bonneau, fut un modèle de sensibilité et de séduction vocale.

A ce plaisir de retrouver deux artistes aimés s'est ajouté, la même semaine, celui de découvrir un talent neuf : Kathleen Ferrier, cantatrice anglaise arrivant d'Amérique, fait son entrée en France précédée d'une réputation flatteuse ; à entendre cette belle artiste on comprend que Bruno Walter, juge infaillible, lui ait décerné tant d'éloges ; l'admirable voix de contralto, servie par la musicalité irréprochable (Kathleen Ferrier fit d'abord carrière de pianiste) et l'interprétation de grand style d'une virtuose à la superbe prestance forment un ensemble de dons assez exceptionnels. Bienvenue à la nouvelle étoile, qui brillera de plus de feux encore lorsque son effusion lyrique sera moins contenue.

Disparu prématurément en 1937, Georges Gershwin affrontait pour la première fois l'épreuve périlleuse du festival ; périlleuse aussi la commande qui, en 1924, fut faite au célèbre « jazzifiant » d'un classique concerto pour piano et orchesstre : elle nécessite l'achat et l'étude minutieuse d'un traité de composition. Gershwin ne prétendait guère à la connaissance technique du métier ; en lui tout était don, invention cocasse, vitalité rythmique. Musicien de la facilité, il ne pouvait s'imposer certaines disciplines sans forcer sa nature ; il les écarta délibérément, et nul ne s'en plaignit. Le concerto est divertissant au possible, fertile en procédés familiers au jazz symphonique, et le brillant pianiste américain Earl Wild (encore une découverte) l'a magnifiquement campé. Deux suites d'orchestre ont médiocrement retenu l'attention d'un auditoire que réveilla soudain « un Américain à Paris ». Nous connaissions déjà ce souvenir musical d'une courte visite que Gershwin fit à notre capitale.

Rhapsody in blue reste la grande œuvre. Curieux destin que celui de Gershwin, humble « song plugger » (tapeur de chansons) qui devint le vulgarisateur mondial de la musique de jazz ! Il est mort sans avoir atteint la quarantaine. Se serait-il renouvelé ? Son charme essentiel tient à la qualité primesautière, mais élémentaire, de l'utilisation de ses multiples dons. — L. MAURICE-AMOUR.

CALENDRIER DES CONCERTS

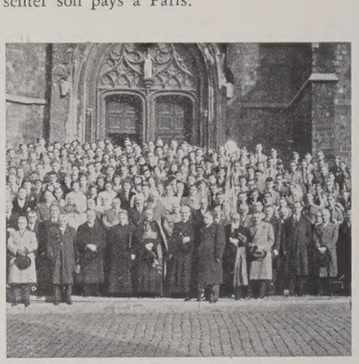
GAVEAU
Mardi
29 nov.
21 h.

Société Philharmonique de Paris
Récital du pianiste brésilien
ARNALDO
ESTRELLA

REMISE DE LETTRES DE CRÉANCE

La légation de France en Australie ayant été élevée au rang d'ambassade, S. E. M. Padovani, premier ambassadeur de France à Canberra, a remis ses lettres de créance au Très Honorable W. J. McKell, gouverneur général de l'Australie. Il a exprimé à cette occasion les sentiments d'affectueuse sympathie de notre pays pour la jeune nation dont les fils sont venus combattre sur notre sol pour le triomphe de la liberté.

M. Evatt, premier ministre suppléant et ministre des Affaires étrangères d'Australie, assistait à la cérémonie. On sait qu'il a été question récemment que M. Evatt, quittant ses fonctions gouvernementales, vienne représenter son pays à Paris.



LE JUBILÉ DE L'INSTITUT COMMERCIAL DE MONS

D'imposantes cérémonies auxquelles assistaient de nombreuses personnalités civiles et religieuses ont eu lieu à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'Institut supérieur commercial et consulaire de Mons. Parmi les notabilités présentes à ces manifestations on peut citer le nonce apostolique S. Exc. Mgr Cento, S. Exc. Mgr Himmer, évêque de Tournai ; MM. Wigny, ministre des Colonies, Carton de Wiart, ministre d'Etat, Duvieusart, ministre des Affaires économiques, Maistriau, ministre d'Etat, bourgmestre de Mons, Cornez, gouverneur du Hainaut.

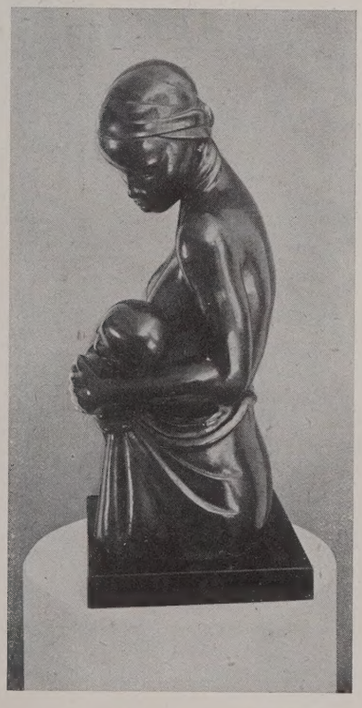
L'institut de Mons tient une grande place dans la vie universitaire de Belgique. Il a fourni des générations de chefs d'entreprises, de diplomates et de consuls, de professeurs, de hauts fonctionnaires. La présence au jubilé de délégations venues de France, de Suisse, du Canada attestait l'importance de cette activité et de son rayonnement.

TOUT LE THÉATRE DE 1918 A NOS JOURS

L'Anthologie du Théâtre Français Contemporain de Georges PILLEMENT donne en trois volumes illustrés les extraits les plus copieux des principales pièces qui ont vu le jour depuis 1918. Chacune de ces pièces est reproduite de telle façon que le lecteur retrouve immédiatement l'atmosphère de la salle de spectacle. Le premier volume, qui traite du Théâtre d'Avant-Garde donne les œuvres les plus importantes de : CLAUDEL, DUHAMEL, ROMAINS, COCTEAU, ACHARD, GIRAUDOUX, ANOUILH, etc. Le deuxième volume : le Théâtre du Boulevard, se présente avec les noms de : PORTO-RICHE, DONNAY, CAPUS, BERNSTEIN, GUITRY, GERALDY, PAGNOL, etc... Le troisième volume : le Théâtre Littéraire, n'est pas moins prestigieux : GIDE, ROLLAND, RAYNAL, MARTIN DU GARD, MAURIAC, MONTHERLANT, SARTRE, etc... C'est une œuvre indispensable dans toute bibliothèque, c'est une source de délassement et de culture. Ces trois forts volumes du format 21×27, abondamment illustrés, sont vendus brochés au prix de 1.530 fr. les trois ; reliés Ingres gris bleuté, titre or fin, sous étui rigide : 2.420 fr. (Vente à tempérament sur demande.) Frais de contre remboursement en sus. Editions du BELIER, Service S 3, 26, rue Desbordes-Valmore, Paris (XVIe). C.C.P. 3883-78 Notice gratuite sur demande.

LE LIVRE D'OR DES MÉDECINS MORTS POUR LA FRANCE

Une émouvante cérémonie qui réunissait de nombreuses personnalités du corps médical et plusieurs familles des disparus s'est déroulée le 11 novembre dans le grand hall de la Faculté de médecine de Paris à l'occasion de la présentation du Livre d'Or des médecins et étudiants en médecine morts pour la France pendant la guerre 1939-1945. Ce Livre d'Or, édité par les soins de la Fédération nationale des médecins du front que préside le docteur de Parrel et dont le secrétaire général est le docteur Viala, est une véritable œuvre d'art. L'exemplaire unique est en plein maroquin vieux rouge ; il porte sur le plat la Croix-Rouge et le caducée en mosaïque de cuir couleur. Chaque feuillet est encadré aux couleurs de France et chaque nom est calligraphié en gothique ; les lettres initiales sont en noir, or et rouge. Il perpétuera dignement le souvenir du dévouement et de l'héroïsme dont firent preuve les médecins pendant la guerre.



PEINTURES ET SCULPTURES

Rue La Boétie, M. Daniel Boisdon, président de l'Assemblée de l'Union française, a inauguré l'exposition de peintures de Ray Bret Koch. Architecte, illustrateur, décorateur de l'aérogare des Invalides, Ray Bret Koch a rapporté d'un récent voyage en Afrique Occidentale une série de peintures et d'aquarelles qui témoignent d'un talent à la fois précis et évocateur. Les aquarelles, en particulier, sont enlevées avec une prestesse pleine de brio.

C'est aussi en A. O. F. que le sculpteur Pierre Meauze, disciple de Maillol et de Despiau, a réalisé une œuvre importante qui lui vaut d'être représenté dans plusieurs musées et dans de grandes collections privées. Son exposition parisienne le montre en possession d'un métier robuste qui fixe avec bonheur des formes pleines et pures.

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE
PUBLIERA SAMEDI PROCHAIN 3 DÉCEMBRE

SON NUMÉRO SPÉCIAL
NOËL 1949

Présenté par Jean COCTEAU, ce numéro est consacré au Merveilleux. Cinq hors-texte, quarante reproductions en couleurs des œuvres de Fra Angelico, Botticelli, Ghirlandajo, G. Vasari, Lorenzo di Credi, Filippo Lippi, A. Pollaiolo, Filippino Lippi, Maestro di Cassoni, Francesco Pesellino, Carpeaux, Degas.

LES NUMÉROS SPÉCIAUX DE FRANCE-ILLUSTRATION S'IMPOSENT DANS LE MONDE ENTIER PAR LE

PRESTIGE

DE LEUR PRÉSENTATION ARTISTIQUE ET PAR LE

RENDEMENT

DE LEUR PUBLICITÉ DE GRANDE CLASSE

★

POUR LES ÉTATS-UNIS LA MISE EN VENTE DE CE NUMÉRO EST EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE A

FRENCH & EUROPEAN PUBLICATIONS, INC.
610, Fifth Avenue - NEW YORK 20 N. Y
Bureaux à Paris : 79, boulevard Saint-Germain

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La récente exposition de Claude Chéreau, avenue Matignon, a démontré qu'il était l'un de nos plus sensibles et aussi l'un de nos plus robustes peintres de paysages.

Qu'il interprète le charme délicat des bords de Seine, qu'il veuille rendre le pittoresque très coloré des rives de la Creuse, qu'il traduise la noblesse classique d'un site provençal, il fait preuve de la même compréhension et d'une sincérité qu'exprime admirablement la franchise de sa facture. Sa peinture fait goûter la douceur de vivre.

Notre ami Maurice Sérullaz a rassemblé rue de Seine un certain nombre de peintures. S'il donne en effet au Louvre et à son Cabinet de dessins avec son savoir

M. Sérullaz. — « Bonnu (Indre). »

d'érudit une part de son temps, il n'est, à coup sûr, pas d'heures meilleures pour lui que celles qu'il passe dans son atelier. Il est d'abord un peintre de fleurs épris du charme de bouquet décorant un intérieur. Il compose aussi des natures mortes bien équilibrées, et, s'il se tourne vers les paysages, ses prédilections vont aux rues de Paris et aux bords de la Creuse.

Tantôt vibrant et tantôt assourdi, Maurice Sérullaz s'emploie à définir avec une fine exactitude les valeurs. Mais ce qui rend ses toiles attachantes, c'est une recherche continue, une volonté de ne se laisser ligoter par aucune formule et de risquer. Inquiétude qui est la marque d'un artiste.

Braouezec. — « Environs de Concarneau. »

LA GIRONDE A PARIS

« Si la Garonne avait voulu... » Il semble cette fois qu'elle ait voulu, car sa grande sœur la Gironde triomphe aujourd'hui à Paris. Depuis le 8 novembre et jusqu'au 3 décembre, elle rayonne, sous le patronage des *Girondins de Paris*, tout en haut d'un grand magasin de la rive droite dont le nom évoque le renouveau. Exposition d'art où s'affirme la maîtrise des maîtres bordelais ou de ceux que la Gironde inspira, suite de conférences où les sujets les plus divers — Visages de Gironde, Montaigne, Bordeaux-Montmartre-Paris, Moments et monuments de Bordeaux, le Vin dans la littérature — furent ou seront traités. Deux causeries-dégustation, l'une de M. Querre sur les grands vins rouge de Bordeaux, l'autre du marquis de Lur-Saluces sur les grands vins blancs, joignirent l'exemple à la parole. Et il y eut quatre déjeuners gastronomiques, dont celui de l'Académie fut le plus somptueux. Cependant les Bordelais, pour parachever leur conquête, nous annoncent qu'ils reviendront en avril, leurs bariques chargées comme au temps du roulage sur des charrettes et que, défonçant leurs tonneaux place de la Concorde, ils abreuveront gratis le populaire avec le « clairet » de Bordeaux, formule rénovée de leurs vins de grande consommation. Mais quel service d'ordre il faudra ! — P.-E. C.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Simon Copans, délégué de « la Voix de l'Amérique », a eu la jolie pensée de consacrer un concert radiophonique aux chansons et danses d'enfants. Évocatrices dans leur simplicité, elles amusent les petits comme des contes harmonieux, à la mesure de leur imagination, et qui embellissent les menus faits de la vie quotidienne. *Papa va à la pêche*, berceuse populaire de la Nouvelle-Orléans, et *Brille, brille, petite étoile* révèlent des trésors de tendresse. Chaque pays a ses usages ; dans le Nouveau Monde, les animaux qui peuplent les clapiers sont particulièrement populaires ; rien d'étonnant que « le vieil oncle Lapin » connaisse le succès. Les danses chantées par des petites filles, enregistrées sur place dans le Texas, gardent un caractère primitif accentué. La culture artistique des Américains leur a permis de retoucher, d'orchestrer certains chants du terroir, d'en exalter ainsi le parfum naturel grâce à d'heureux artifices d'écriture. *Banjo et violon*, ravissante page aux sonorités chaleureuses, vaut d'être largement diffusé.

Bien qu'orientés différemment, les efforts du « Club d'essai » n'en sont pas moins méritoires. Si les compositions nouvelles, offertes en première audition, ne reflètent pas l'âme d'un pays, elles démontrent par contre les avantages d'une inspiration raisonnée et font miroiter, comme dans l'œuvre de Pierre Gradwohl, toutes les ressources de l'écriture contemporaine ; il suffit de l'écouter, ainsi que l'émouvante *Ode* d'Yvan Devriès, pour s'en convaincre.

Afin de s'associer aux fêtes du soixante-quinzième anniversaire d'Arnold Schoenberg, la Radiodiffusion française a offert la première audition donnée ici d'un monodrame du maître autrichien : *Attente*.

De la tragique aventure d'une femme qui cherche longuement son mari et le trouve enfin, sanglant, assassiné dans la forêt, il ne persiste guère que le souvenir d'une partie de soprano dramatique, continue, qui dominent l'œuvre, traduite par Max Deutsch ; elle laisse l'impression d'une composition plus scientifique qu'artistique, plus savante que spontanée.

W.-L. LANDOWSKI.

ÉLÉGANCES LOINTAINES

Ce n'est pas au Bois de Boulogne que cette photo a été prise. C'est à Madagascar, où Tananarive a voulu, comme Paris, avoir son concours d'élégance automobile. Le prix est finalement revenu à Mme Landie, habillée par une grande maison de couture parisienne et qui présentait une Ford 1949.

DANSE

Nos lecteurs ont pu souvent apprécier le talent si personnel de Serge Lido, qui consacre à la danse un second recueil d'admirables photographies commentées par Irène Lidova dans la revue *Masques*. Préfacé par le professeur Mondor, de l'Académie française, cet album est le reflet de tout ce que la France a produit ou reçu de plus valable au nom de la danse entre 1947 et 1949.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE. 10 DERNIÈRES

Ondine

de JEAN GIRAUDOUX

avec

DOMINIQUE BLANCHAR
LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR

LOCATION OUVERTE de 11 à 18 h.

ATELIER
Première samedi 26

JACQUES DUMESNIL

MICHEL VITOLD

dans

NUIT DES HOMMES

de JEAN BERNARD-LUC

et

LA PERLE DE LA CANEBIÈRE
de LABICHE

LOCATION OUVERTE

PIÈCES RECOMMANDÉES
Comédie-Wagram : VOYAGE A 3.
Palais-Royal : LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES (fou rire).

THÉATRE DE L'ATELIER
sous le patronage de
S.E. l'Ambassadeur de l'Inde
RÉCITAL DE DANSES HINDOUES
par
SRIMATI USHA
lundi 28 Novembre à 21 h. et samedi 3 Décembre à 17 h
LOCATION OUVERTE THÉATRE & AGENCES

NOUS AVONS LU POUR VOUS..

Dhan Gopal Mukerji : *Contes hindous* (Editions Victor Attinger). Auteur de plusieurs livres où la vérité et la poésie se mêlent (Thibaudet prisait fort *Brahmane et Paria*) Dhan Gopal Mukerji s'adresse maintenant dans ses *Contes hindous* aux enfants. Ce sont de très simples histoires qui lui furent contées à lui-même dans sa petite enfance. Ce sont, en somme, des fables, et qui plairont certainement à beaucoup de jeunes lecteurs.

Robert d'Harcourt : *la Religion de Gœthe* (Editions F.-X. de Roux et Cie). Spécialiste éminent des questions allemandes, M. Robert d'Harcourt, de l'Académie française, a voulu dans ce bref ouvrage mettre au point un problème d'un intérêt exceptionnel : Gœthe peut-il être considéré, en dépit des affirmations contraires qu'il a prodiguées, comme prenant place dans la ligne chrétienne, et même comme ouvert au sentiment catholique ? Sans vouloir aucunement l'annexer, et en tenant compte de son imperméabilité à tout dogmatisme, M. Robert d'Harcourt voit en Gœthe un « allié du dehors » pour le catholicisme et analyse avec pénétration les mouvements de sa sensibilité. Car c'est sur le plan affectif que Gœthe pouvait s'approcher de la foi chrétienne.

Nicolas Ségur : *Histoire de la littérature européenne* (Editions Victor Attinger). Nicolas Ségur, qui fut des familiers d'Anatole France et qui se fit un nom comme romancier et comme critique, a laissé une œuvre posthume importante, notamment cette *Histoire de la littérature européenne*, qui comprendra cinq volumes. Il y a travaillé pendant douze ans et venait de l'achever quand la mort l'a pris. Le premier tome, qui vient de paraître, est consacré aux littératures grecque et latine et témoigne de l'érudition étendue de l'auteur.

Herman Nielsen : *le Principe vital* (Hachette). Le docteur Nielsen, biologiste danois réputé, fait dans cet ouvrage — fort bien traduit par lui-même et par M. Fiszer — un vaste tour d'horizon de tout ce qui touche aux êtres vivants. Sur de nombreux problèmes encore ardemment controversés, il expose avec autorité ses vues personnelles. En particulier, il s'attache à l'interprétation des faits génétiques, immunologiques et hormonaux par la considération de la structure dans l'espace des molécules actives. Cet ouvrage fait partie de la collection « Science et Pensée » qui se propose de faire connaître à un public non spécialisé les méthodes et les résultats de la science contemporaine.

Antoni Ekart : *Echappé de Russie* (Hachette). Voici un témoignage extraordinairement dramatique sur la Russie des Soviets. L'auteur est un ingénieur polonais qui, en 1939, voulut fuir son pays envahi. Arrêté à la frontière lithuanienne par les Russes, il passa presque toute la guerre dans les camps soviétiques. L'intérêt de ce livre, c'est qu'Antoni Ekart s'est borné à y noter ses expériences et ses observations personnelles. Sans chercher l'effet, il a écrit un récit qui atteint une puissante intensité.

...ET POUR VOS ENFANTS

Contes et légendes

Dans la collection « Il était une fois », de chez Boivin, viennent de paraître quatre nouveaux recueils. *La Petite Sirène* et cinq autres contes d'Andersen choisis pour intéresser les enfants ont le mérite d'être des traductions fidèles et non des arrangements. *Les Contes des bois et de la lande*, d'Henriette Robitaillie, sont des petites histoires de la gent animale que les mamans raconteront aux petits et que pourront lire facilement eux-mêmes les moins de dix ans. *La Marmite du Diable* est une suite de récits tirés des contes du roi Cambrimis, de Charles Deulin, dont les aventures fantastiques plairont aux garçons, tandis que les filles préféreront les histoires merveilleuses du *Fauteuil magique* traduites de Fr. Brownne.

La librairie Istra publie un recueil original, *Contes de la brousse et de la forêt*, qui initie les enfants aux belles histoires de nos terres lointaines. En effet, il s'agit d'authentiques contes malgaches, arabes, annamites, laotiens et de l'Afrique noire.

De la même librairie, les *Légendes d'Alsace*, illustrées par Pierre Probot, s'adressent aux plus grands, qui retrouvent toujours avec le même plaisir sainte Odile, la Dame blanche et la Fille du géant. La collection « l'Age d'or » (Casterman) présente *le Roi, l'Ours et le Petit Hérisson* et autres contes de Marcelle Vérité. La qualité du texte et de la présentation fait de ce volume un très beau livre d'étrennes pour les petits, qui seront tour à tour amusés par la fantaisie charmante des aventures du bon gros ours conseiller du roi et victime d'un méchant petit hérisson, captivés par un merveilleux conte de Noël suédois, et enfin très émus par la touchante idylle du gnome musicien amoureux d'une méduse. Les aquarelles d'Elisabeth Ivanovsky, qui méritent une mention particulière, contribuent à la haute qualité de cet ouvrage.

Albums d'images

Les étrennes approchent, chaque année les éditeurs s'ingénient à trouver de nouvelles techniques pour la joie de leur public enfantin. Réjouissons-nous de retrouver aux vitrines des libraires la qualité des belles éditions illustrées qui causaient aux temps heureux de l'avant-guerre les délices de nos jeunes et augmentaient chez eux l'attrait de la lecture. Les éditions J. Barbe, dont nous connaissions déjà la série des *Bibiche et François* offre toute une gamme de nouveautés. Pour les tout-petits, Bibiche et François ont quitté le papier pour une toile de solide coton aux couleurs fraîches et gaies.

Les plus grands retrouveront *Bibiche et ses cousins* dans d'amusantes aventures campagnardes et ils entreront, à la suite du chien Muso, dans les quatre couleurs fondamentales de l'arc-en-ciel, qui renferment chacune une belle histoire. Les éditions Barbe nous avaient déjà présenté les albums animés, dont les images articulées se meuvent à l'aide d'une tirette, les dépliants animés avec leur manège tournant. Mais voici une autre innovation : le « livre qui chante ».

RECHERCHES

Ils sont jeunes. Ils aiment ce qu'ils font, et s'y donnent de toutes leurs forces. Leur chef aussi est ardent, et ils le suivent d'un même cœur. Mac Nab et son orchestre des Etudiants de Paris présente le 18, le 22 et 25 novembre au palais de Chaillot l'audition intégrale des douze *concertos* pour orgue et orchestre de Hændel. Il faut admirer ici leur recherche. Tenter de faire connaître au public un génie trop souvent méconnu : Hændel. Cette initiative est courageuse. Le public aime-t-il ce qu'il ne connaît pas ? Sorti des cycles Beethoven et des six *concertos brandebourgeois* de Bach n'est-il pas dépaysé ? Viendra-t-il ? Suivra-t-il sans les trouver monotones ces concertos dont certains ne sont jamais joués ?

Certes ! Nous avons soif de connaître et il est beau de voir que des jeunes recherchent aux sources des œuvres anciennes une pureté initiale. Les concertos de Hændel que jouera J.-J. Grunenwald sont des œuvres de joie. L'origine en est ce besoin impératif de créer qui poussait Hændel à improviser durant les entr'actes de ses oratorios. Plus indiquée que précisée, la partition d'orgue laisse un vaste champ à l'interprète. Et tout cela fait partie de la belle recherche.

MARTINE CADIEU.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

A qui le trésor?

La découverte d'un trésor a de tout temps excité l'imagination des romanciers.

Nos graves législateurs ont, à leur tour, introduit cette question dans le domaine du droit. Ouvrons le vieux Code civil : nous y trouvons un certain article 716 qui définit le trésor : « toute chose cachée ou enfouie sur laquelle personne ne peut justifier sa propriété et qui est découverte par un pur effet du hasard », et la question de la dévolution est réglée comme suit : « La propriété d'un trésor appartient à celui qui le trouve dans son propre fonds. Si le trésor est trouvé sur le fonds d'autrui, il appartient pour moitié à celui qui l'a découvert, et pour l'autre moitié au propriétaire du fonds. »

Cette règle, rédigée en termes parfaitement clairs — on n'en pourrait, hélas ! dire autant de combien de textes actuels ! — n'en a pas moins fourni dans son application à nos magistrats l'occasion d'exercer leur sagacité. Le propriétaire d'un immeuble sinistré avait employé une équipe d'ouvriers au déblaiement des décombres. Il advint qu'au cours des travaux ceux-ci brisèrent une pierre, laquelle se révéla creuse et contenant dans la cavité ménagée à cet effet quantité de pièces d'or, dont certaines remontaient au XVIIIe siècle. Les ouvriers qui les avaient découvertes en revendiquèrent la moitié, en leur qualité d' « inventeurs », suivant le terme consacré (*invenire*, trouver), en vertu du texte ci-dessus. Un jugement du tribunal civil d'Auxerre, après avoir décidé qu'il s'agissait bien d'un trésor, autorisa le défendeur à établir qu'il avait ordonné et dirigé les recherches, fait qui, s'il était prouvé, le constituait inventeur du trésor, à l'exclusion des ouvriers préposés au déblaiement ; jugement confirmé par un arrêt de la Cour de Paris du 8 novembre 1948.

Cette décision est intéressante en ce que, d'une part, elle définit la nature juridique du trésor et, d'autre part, détermine l'attributaire en fonction des circonstances. Sur le premier point elle admet comme critérium le fait que « les pièces d'or étaient non point éparses à travers les ruines de l'immeuble », ce qui les eût fait considérer comme « épaves », appartenant comme telles au seul propriétaire de l'immeuble, « mais enfermées dans une cavité à l'intérieur d'une pierre de taille », donc bel et bien trésor.

La seconde question s'est vue résolue par un *distinguo*. Si le trésor avait été découvert par l'effet d'un pur hasard, dans les termes de l'article 716, la solution du partage par moitié était indiscutable. Il en allait différemment en cas d'intervention dans les recherches du propriétaire de l'immeuble, connaissant l'existence dudit trésor. Dans ce cas on rentre dans l'application du droit commun en matière de propriété. La décision à intervenir dépendra de l'enquête ordonnée.

On voit par cet exemple combien la question du droit est conditionnée pour la solution d'un litige par la question du fait.

P.-L. R.

" WITH PLEASURE ", le dernier-né des parfums de **CARON** *que vous offrirez... avec plaisir.*